G. de Maurage

N° 63

8 Juin 1907.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

LA FRANÇAISE

par

Brieux

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13-15, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *la Française* is entered according to act of Congress, in the year 1907, by M. Brieux. in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

La Française au théâtre de l'Odéon

Voici une pièce dont, non seulement le titre et le sujet, mais encore la composition, la facture, sont bien français. Elle est claire, gaie, courageuse. Il fallait, en effet, une belle audace pour rompre avec les sujets qui ont — au moins le plus apparemment — la faveur du public, et il fallait que cette audace, pour s'imposer, fût tranquille et souriante. M. Brieux était évidemment, de tous les auteurs contemporains, le mieux qualifié pour une pareille tentative; à l'avance, il était l'homme d'une telle œuvre. Sa simplicité et sa finesse, sa franchise hardie et enjouée, son honnêteté, en font, par excellence, un type de vrai, de pur Français.

Les critiques l'ont bien remarqué: ils ont loué comme il convenait une pièce inspirée par une généreuse, une haute pensée, et ils en ont félicité l'auteur ; mais ils ont également rendu un unanime hommage au citoyen dont les intentions excellentes se traduisent, se réalisent ainsi — sans jeu de mot — en actes.

M. Brieux a lui-même indiqué que *la Française* était née de deux idées directrices: réagir contre l'opinion erronée et malveillante qu'on se fait des Françaises à l'étranger ; protester contre notre manie, bien nationale, hélas ! de nous débiner les uns les autres. Et l'un des nombreux interwievers qui ont, sur ce sujet, conversé avec lui, M. Léo Marchès, nous rapporte ainsi dans *la Liberté* les paroles de M. Brieux :

« Quand on voyage à l'étranger, on est stupéfait de voir, aux devantures des librairies, une quantité de romans français aux titres obscènes, aux couvertures violentes, signés d'auteurs dont les noms sont absolument inconnus chez nous. Il y a toute une littérature pornographique pour l'exportation, et, malheureusement, cette littérature, pour les Allemands, les Autrichiens, les Suisses, les Hollandais, est toute la littérature française. Ces gens sont d'ailleurs enchantés de nous juger défavorablement. Ils ne nous haïssent pas, mais nous les avons tellement embêtés depuis deux siècles qu'ils en gardent une certaine rancune. Quand je dis « embêtés », entendons-nous : nous les avons embêtés généreusement. Nous avons été les facteurs de toutes les idées libérales et progressistes, et ce ne fut pas sans troubler un peu leur tranquillité. Ils ne l'oublient pas et nous jugent un peu comme les enfants turbulents de l'Europe... D'autre part, en dehors de ces vagues gens de lettres — si je puis dire — qui font du roman pour l'étranger comme on fait des cartes transparentes, nous avons toute une école d'écrivains, de talent, ceux-là, qui ne travaillent que dans l'adultère. La plupart de nos romans, même signés de noms illustres, et presque toutes nos pièces de théâtre roulent là-dessus. De telle sorte que les étrangers peuvent croire, de bonne foi, que l'adultère est la base de la société française...

» Or, cette opinion ne correspond pas à la vérité. La Française est au moins aussi vertueuse que n'importe quelle étrangère. Mais elle l'est avec gaieté, avec ingéniosité, avec grâce, avec esprit. Beaucoup de Françaises s'occupent de leur ménage comme beaucoup d'Allemandes. Mais, quand l'Allemande revient au salon, on sent qu'elle arrive de la cuisine ; la Française, pas...

» C'est ce que je me suis efforcé de mettre en valeur dans ma pièce, et il m'a semblé que cette justification de la femme française viendrait à son heure. »

Ce qui acheva de déterminer M. Brieux à composer cette comédie, ce qui lui prouva péremptoirement la nécessité de l'écrire, fut un incident de cette croisière qu'il fit en Norvège il y a deux ans et dont il raconta lui-même, à son retour, les péripéties dans *L'Illustration* (1). Il avait constaté aux premières escales l'opinion fausse que les Norvégiens pouvaient avoir des Français, et particulièrement des Françaises, sur la lecture des romans exposés aux étalages des libraires. Or, à Bergen, notre consul, ayant appris, par la liste des passagers, que M. Brieux était à bord du paquebot à l'ancre, vint y trouver l'éminent dramaturge, et là, sous une pluie diluvienne, tandis que la cloche du départ résonnait déjà, il le supplia de signaler aux éditeurs parisiens leur crime de lèse-patriotisme, et il lui indiqua en outre un moyen de combattre ce déplorable état de choses : ce moyen serait d'affecter à nos ambassades et à nos consulats un inspecteur chargé d'inviter les libraires à exposer, à côté des ordures qu'ils débitent, quelques-unes de ces œuvres véritablement françaises qui font la gloire et l'honneur de notre littérature ; une simple visite faite aux libraires par ces inspecteurs amènerait, paraît-il, un changement immédiat. Et l'excellent homme terminait en demandant à M. Brieux d'aller, dès son retour à Paris, soumettre ce projet au ministre des Affaires étrangères.

M. Brieux s'est-il acquitté de cette mission ? Il importe assez peu qu'il ait obtenu ce que réclamait le consul de Bergen : ayant écrit et fait jouer *la Française*, il arrivera plus sûrement et plus directement encore au même but. Car sa pièce, représentée d'abord avec retentissement au théâtre de l'Odéon, rejouée ensuite par les troupes en tournées à l'étranger, va dissiper bien des erreurs, réparer bien des torts trop longtemps tolérés, et l'on peut dire par conséquent — pour employer une expression qui ne dépasse vraiment point la réalité des faits — on peut affirmer que M. Brieux a bien mérité de la littérature et de la cause françaises.

* * *

Et c'est pourquoi les critiques ont confondu dans leurs éloges l'homme et l'auteur.

C'est ainsi que M. Adolphe Brisson s'écrie, dans *le Temps :*

« Comment ne pas savoir gré à M. Brieux de la grande honnêteté de ses desseins ? Il n'existe point un cœur plus sincère, une intelligence mieux équilibrée, une âme plus saine, une plus parfaite santé morale. M. Brieux, c'est le bon pain bis qui sent la fleur de farine. Loin de lui l'alchimie d'une cuisine raffinée et savante, l'analyse des cas de conscience torturants et subtils, l'angoisse des neurasthénies et des déviations passionnelles. Tout cela, d'instinct, il le déteste, comme l'ouvrier aux mains calleuses déteste la main gantée de l'oisif, comme la paysanne au teint vif et rose déteste les joues fardées de la comédienne. Il y a incompatibilité de nature entre l'esprit de M. Brieux et certains sujets. Par contre, ses secrètes affinités l'attirent vers la démonstration des vérités, — fussent-elles évidentes et éternelles. Il se plaît à les exposer, à les développer, à les enfoncer allégrement dans le cerveau du public. Cette besogne l'enchante ; il s'y épanouit ; la joie qu'il en ressent communique à son œuvre je ne sais quel entrain, quelle allégresse cordiale, un peu naïve mais franche, dont on ne peut se défendre d'être touché. Ce sont les qualités — je dirai même les vertus — que le public a chaudement applaudies dans *la Française.* »

Et M. Emile Maulde, dans *le Censeur :*

« *La Française* n'est point le vrai titre de la nouvelle comédie de M. Brieux. Elle devrait s'appeler *la France*... L'anecdote est plutôt mince. Un seul type, Gontier l'aîné, est dessiné avec quelque vigueur. Nulle situation forte, aucune scène poignante. Mais le charme est partout. Le sourire, qui ne quitte ni la face lumineuse de Decori — un Bartlett plein de relief — ni les visages gracieux de Mlles Rolly et Lély, se propage de la scène à la salle. Ce spectacle au comique discret, plein de détails touchants, dégage un optimisme auquel on s'abandonne sans arrière-pensée. On y est doucement attendri, agréablement chatouillé dans son amour-propre national. Et, comme, sous la trame un peu lâche de l'œuvre, on sent une vérité réconfortante dont il importe de se pénétrer et qu'il importe de répandre autour de soi, on applaudit avec la joie qu'on éprouverait à s'associer à une bonne action. Tous les bons Français, c'est-à-dire tous les Français, iront saluer *la Française* de M. Brieux. »

(1) Numéros du 8 et du 29 juillet, du 12 et du 19 août 1905.

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

G. de Maurages

LA FRANÇAISE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

BRIEUX

Représentée pour la première fois, le 18 avril 1907, au théâtre de l'Odéon.

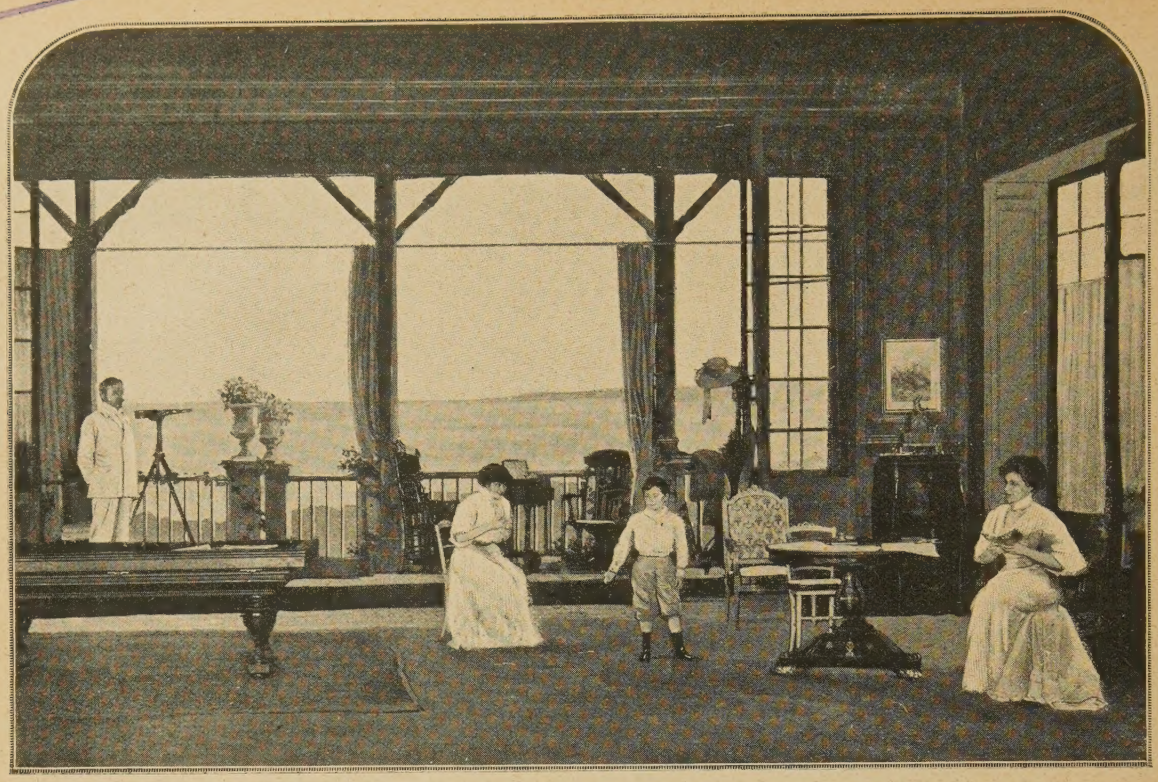
M. EUGÈNE BRIEUX. — *Phot. Manuel.*

PERSONNAGES

Bartlett	MM. DECORI.	*Marthe*	Mmes ROLLY.
Gontier	DUQUESNE.	*Geneviève*	LÉLY.
Pierre	DESJARDINS.	*Léontine*	MAUPIN.
Charles	VARGAS.	*Rose*	AUBRY.
Roquelot	BERNARD.	*Irma*	DIDIER.
Jean	PAUL VILLÉ FILS.		
Husson	VIOLET.	*Le petit Jacques*	LA PETITE WILLEM
Serget	DARRAS.	*Un enfant*	LA PETITE PRÉ.

Photographies Larcher.

G. de Maurigy



Pierre. Geneviève. Jacques. Marthe.

Marthe, à Jacques : « *Qu'est-ce qu'il a fait Louis le Débonnaire ?* »

LA FRANÇAISE

ACTE PREMIER

Un salon dans une villa de Trouville. Par la grande baie vitrée du fond, qui est ouverte, on aperçoit les toits des cabines de bains. A l'horizon, la mer. Tables, chaises, fauteuils, fleurs. Sur la terrasse, une longue-vue supportée par un trépied.

Scène première

PIERRE, MARTHE, GENEVIÈVE, LE PETIT JACQUES

Au lever du rideau, Pierre, quarante-cinq ans, assis dans un fauteuil d'osier, sur la terrasse, lit des journaux. Marthe, trente-six ans, et Geneviève, dix-huit ans, s'occupent à un travail de broderie. Le petit Jacques, sept ans, juché sur une chaise, surélevé par deux gros livres, écrit, très appliqué.

MARTHE, à Geneviève. — Tu fais un point de chaînette, tu passes deux points, puis deux points de chaînette.

GENEVIÈVE. — Merci, marraine, merci. Je me rappelle maintenant.

Pierre, en chantonnant, se lève, va regarder à la longue-vue, puis revient s'appuyer sur l'épaule de Marthe en la regardant travailler. Silence.

LE PETIT JACQUES. — Ça y est. (Il se laisse glisser de sa chaise.) J'ai fini ma page ! (Chantonnant et dansant, les mains dans les poches de son pantalon, comme un petit homme.) J'ai fini ma page ! J'ai fini ma page !... (Courant et venant s'abattre sur les genoux de Marthe.) Mon histoire, petite mère, mon histoire !

MARTHE. — C'est vrai, tu as fini ?

PIERRE, qui regardait. — C'est même très bien.

MARTHE. — Et ta leçon ?

LE PETIT JACQUES. — Je la sais !

MARTHE. — Voyons... Va chercher ton livre...

LE PETIT JACQUES. — Voilà ! Voilà ! Voilà !

Il porte le livre à sa mère.

MARTHE. — Où est-ce ?

LE PETIT JACQUES. — Attends...

MARTHE. — J'ai trouvé... Allons... parle... Eh bien ?...

LE PETIT JACQUES, un peu penaud. — Dis-moi le premier mot...

MARTHE — 817...

LE PETIT JACQUES. — 817... Louis le Débonnaire... Louis le Débonnaire...

MARTHE. — Eh bien ? Qu'est-ce qu'il a fait, Louis le Débonnaire ?

The play *la Française* is entered according to act of Congress, in the year 1907, by M. Brieux, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

LE PETIT JACQUES. — Je ne sais pas.

MARTHE. — Partage l'empire...

LE PETIT JACQUES. — Partage l'empire entre ses trois fils...

MARTHE. — Après ?... Comment s'appelaient-ils, ses trois fils ?

LE PETIT JACQUES. — Me rappelle plus...

MARTHE. — Et tu crois que je vais te raconter une histoire...

LE PETIT JACQUES. — Attends... Je cherche...

GENEVIÈVE, soufflant. — Lothaire.

LE PETIT JACQUES. — Lothaire...

GENEVIÈVE, de même. — Pépin.

LE PETIT JACQUES. — Pépin et Louis... entre ses trois fils... Lothaire... Pépin... et Louis le Germanique... Ça y est ! Ça y est ! J'ai su !

MARTHE. — Geneviève ne t'a pas soufflé ?...

LE PETIT JACQUES. — Si, mais je ne le lui avais pas demandé... Mon histoire... Il était une fois...

MARTHE. — Tu n'as pas bien su ta leçon...

LE PETIT JACQUES. — Si... va... Il était une fois... (Il monte sur les genoux de sa mère.) Il était une fois...

Il l'embrasse.

MARTHE. — Tyran ! (Elle l'embrasse.) Il était une fois, au Jardin des Plantes, un gros boa.

PIERRE. — Tu sais ce que c'est...

LE PETIT JACQUES. — Oui, c'est un serpent, gros... gros comme toi.

MARTHE. — Chaque matin, on lui apportait à manger un petit chevreau.

LE PETIT JACQUES. — Tout vivant ?

MARTHE. — Tout vivant... Habituellement, le petit chevreau, épouvanté, allait se blottir dans le coin de la cage et se laissait manger sans se défendre... L'autre jour, ce fut le tour d'un petit chevreau tout noir. Au lieu de se laisser faire comme les autres, il se mit à courir sur le boa et à le frapper à coups de pieds et à coups de tête.

LE PETIT JACQUES, riant aux éclats. — C'est bien fait ! C'est bien fait !

MARTHE. — Remarque bien que cela pouvait passer pour de la pure folie, car le serpent est tellement plus gros que le chevreau, tellement plus fort, qu'il paraissait bien certain que le petit chevreau tout noir serait mangé. Mais il fit tant, le petit chevreau tout noir, il se démena si bien, il fut si courageux, qu'un gardien dit : « Cet animal-là va éborgner notre boa, retirons-le. On le redonnera demain au serpent. » On le retira et on en apporta un autre qui fut croqué.

LE PETIT JACQUES. — Et le petit courageux ?

MARTHE. — Attends. On le fit entrer dans la cage le lendemain matin.

LE PETIT JACQUES. — Et alors ?

MARTHE. — Il recommença ce qu'il avait fait la veille...

LE PETIT JACQUES. — A donner des grands coups de pied et des grands coups de tête au gros boa ?

MARTHE. — Oui.

LE PETIT JACQUES. — Alors ?

MARTHE. — Alors, le directeur du Jardin des Plantes vint à passer, il se fit raconter l'aventure et, pour récompenser le petit chevreau tout noir de son intrépidité, pour le récompenser d'avoir ainsi lutté malgré sa faiblesse, il donna l'ordre de l'épargner... ce qui fut fait...

LE PETIT JACQUES, ravi. — Ah ! (Après un temps.) Dis donc, petite mère ?

MARTHE. — Mon chéri ?

LE PETIT JACQUES, grave. — C'est la maman qui a dû être contente, au petit chevreau tout noir.

MARTHE. — Tu peux le dire, mais il y a une morale à mon histoire.

LE PETIT JACQUES. — Quelle morale ?

MARTHE. — Celle-ci : Il ne faut jamais consentir à être mangé.

LE PETIT JACQUES. — Tu me la raconteras encore, dis.

La femme de chambre apporte des imprimés et sort.

GENEVIÈVE, à Marthe, qui prend un journal. — Marraine, tu me prends mon journal !

MARTHE. — Je te le rendrai.

GENEVIÈVE. — L'abonnement est à mon nom.

Elle va vers sa mère. Marthe s'éloigne. Petite course joyeuse dans le salon.

MARTHE. — Prends garde à ton petit frère.

GENEVIÈVE. — Par là, Jacques, tu vas empêcher maman de sortir.

Pendant que Geneviève était penchée, Marthe a pris sur une table un ancien numéro du même journal et elle le rend ensuite à Geneviève à la place de celui qu'elle tenait, et qu'elle reposera sur la table sans être vue.

MARTHE. — Je me rends. Tiens, le voilà !

GENEVIÈVE. — Ah !

Elle saute de joie.

PIERRE. — Qu'est-ce que vous vous disputiez avec une telle rage ?

GENEVIÈVE. — *L'Illustration*. Enfin, est-ce juste... père, le journal est à moi.

MARTHE, gaie. — Tu pouvais bien me le prêter...

GENEVIÈVE. — L'abonnement est à mon nom. Est-ce vrai ?

PIERRE. — C'est vrai.

GENEVIÈVE, à sa mère. — Même, tu n'avais pas le droit de déchirer la bande. (Imitant les enfants.) Kss ! Kss ! Bisque, bisque, rage !... Qui est-ce qui lira son journal avant sa marraine...

MARTHE. — C'est bon, c'est bon.

GENEVIÈVE. — Au revoir.

MARTHE. — Où vas-tu ?

GENEVIÈVE. — Lire mon journal.

MARTHE. — Je pense bien, mais où ?

GENEVIÈVE. — Dans la cabine.

MARTHE. — Emmène Jacques avec toi.

GENEVIÈVE. — Je sais qu'une jeune fille ne doit pas sortir seule... (A Jacques.) Mon cavalier est prêt ?

LE PETIT JACQUES, excité, sautant. — Oui, oui, oui !

GENEVIÈVE. — Viens, mon porte-respect... (Elle le prend dans ses bras.) Venez, monsieur, protéger votre sœur. Dites un peu ce que vous feriez s'il venait un séducteur ?

LE PETIT JACQUES, ne se rappelant plus la leçon apprise. — Je lui enverrais... je...

GENEVIÈVE, soufflant. — Des té...

LE PETIT JACQUES. — Je lui enverrais des témoins.

GENEVIÈVE. — A la bonne heure !... Viens, amour ! Filons.

Elle sort en embrassant le bambin et en chantant.

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Par derrièr' chez mon père
Lui y a-t'un pommier doux...
Etc.

Scène II

PIERRE, MARTHE

Pierre est retourné à la longue-vue.

MARTHE. — Et ce transatlantique ?

PIERRE. — Toujours rien.

MARTHE. — Tu es certain que c'est aujourd'hui qu'il doit arriver ?

PIERRE. — Il est parti de New-York jeudi.

MARTHE. — Le neveu inconnu sera peut-être en retard pour dîner. (Elle s'assied.) Ouf !

PIERRE. — Tu es encore essoufflée. Vous aviez l'air de deux gosses, ma fille et toi.

MARTHE. — Eh bien, et toi, quand tu t'y mets ! On a bien le temps de vieillir, va ! Tu m'aimes toujours ?

PIERRE. — Oui, ma grande chérie !

Baiser d'amoureux.

MARTHE. — Fais attention, on va nous voir de la plage. On ne croirait jamais que c'est ta femme que tu embrasses aussi bien.

PIERRE. — Qui donc pourrais-je embrasser d'autre ?

MARTHE. — Regarde ta fille avec son journal... (Elle rit.) Dieu que je m'amuse !

PIERRE. — De quoi ris-tu ?

MARTHE. — C'est le numéro de la semaine dernière qu'elle emporte, je l'ai substitué au sien.

PIERRE. — Elle ne s'en apercevra peut-être pas.

MARTHE. — Si c'était un journal politique, peut-être... (Regardant par la baie en riant.) Elle me nargue... C'est bon, c'est bon ! Elle est gentille.

PIERRE, avec un soupir. — Oui, elle est gentille. Et M. Gobret vient dîner ce soir avec son fils.

MARTHE. — Eh bien ?

PIERRE. — Il va falloir nous décider.

MARTHE. — Nous décider... à quoi ?

PIERRE. — A lui donner une réponse... Oh !... Il demande simplement à ce que son fils soit autorisé à faire sa cour.

MARTHE. — Je pense bien. (Après un silence.) Il te plaît, ce jeune homme ?

PIERRE. — Ce n'est pas à moi qu'il doit plaire. Geneviève l'a déjà vu trois ou quatre fois, elle ne t'a rien dit ?

MARTHE. — Rien... Je sais bien qu'à sa place je n'en voudrais pas.

PIERRE. — Prenons garde.

MARTHE. — A quoi ?

PIERRE. — A la disposition d'esprit où nous sommes et qui nous porte à trouver déplorables tous les jeunes gens qu'on nous présentera comme des fiancés possibles. Prenons garde d'être des égoïstes.

MARTHE. — C'est vrai. Alors, il faut que j'en parle à Geneviève...

PIERRE. — Demande-lui son impression.

MARTHE. — Tu as causé avec M. Gobret au sujet de la dot ?

PIERRE. — Je lui ai dit que toute notre fortune était représentée par ma fonderie de la Neuville, et que nous ne pouvions pas donner plus de cent mille francs.

MARTHE. — D'autant plus qu'il te faudra des capitaux si tu montes ta grande affaire...

PIERRE. — Mon brevet. Le jour où je voudrai le mettre en exploitation, tout ce que nous possédons ne me suffira pas.

MARTHE. — Tu comptes t'en occuper bientôt ?

PIERRE. — Dès que j'aurai trouvé un commanditaire.

MARTHE. — M. Gobret accepte le chiffre de la dot ?

PIERRE. — Il attendait plus, m'a-t-il dit. Mais il accepte.

MARTHE. — Et le jeune homme, qu'est-ce que tu en penses ?

PIERRE. — Il est comme les autres.

MARTHE. — Au peu que je l'ai entendu, il m'a paru sceptique.

PIERRE. — C'est la mode. Les derniers vrais jeunes gens étaient ceux de ma génération.

MARTHE. — Mon père me disait la même chose.

PIERRE. — Avant de me connaître.

MARTHE. — La voilà qui revient... Ah ! elle laisse le petit Jacques à sa bonne.

PIERRE. — Allons, décide-toi !

Longue-vue.

GENEVIÈVE. — Il faut réclamer ! Figure-toi qu'ils nous ont envoyé le numéro de la semaine dernière.

MARTHE. — Pas possible !

GENEVIÈVE. — Mais oui... J'arrive toute fière avec mon journal... Je m'installe. J'ouvre... et voilà.

MARTHE. — C'est une erreur. Ils nous ont peut-être envoyé dimanche dernier le numéro d'aujourd'hui. Regarde sur la table.

GENEVIÈVE, après avoir regardé. — Oh !... Tu en a de l'astuce !...

PIERRE. — Moi, j'ai idée que le bateau est arrivé cette nuit, tout simplement. Je vais jusqu'au casino voir s'il y a des nouvelles. A tout à l'heure.

Scène III

MARTHE, GENEVIÈVE

MARTHE. — Faudra-t-il placer M. Gobret à côté de toi, ce soir, à dîner ?

GENEVIÈVE. — Le père ?

MARTHE. — Petite masque !... Je le trouve très aimable, moi, le jeune Maxime.

GENEVIÈVE. — Oui.

MARTHE. — Et toi ?

GENEVIÈVE. — Moi aussi.

MARTHE. — Il est gentil garçon.

GENEVIÈVE. — Il y a mieux, mais il y a plus mal.

MARTHE. — Ah ! il est distingué...

GENEVIÈVE. — Comme tout le monde.

MARTHE. — Non. Je crois qu'il rendra sa femme heureuse.

GENEVIÈVE. — Ah ! c'est pour un mariage ! Il fallait le dire...

MARTHE. — Eh bien, si c'était pour un mariage...

GENEVIÈVE. — Mais, si c'est pour un mariage, je déclare qu'il ne me plaît pas du tout.

MARTHE. — Chaque fois qu'on te présente quelqu'un, tu fais la même réponse.

GENEVIÈVE. — Je suis très heureuse avec vous.

MARTHE. — C'est entendu. Mais il faudra bien te décider à te marier.

GENEVIÈVE. — Alors, trouvez-moi un prétendant riche, riche, riche !

MARTHE, scandalisée. — Oh !

GENEVIÈVE. — Ce que tu es jeune, marraine !

MARTHE. — Tu as des réflexions !

GENEVIÈVE. — Je sais bien. J'ai l'air de dire un

monstruosité. Mais réfléchis. Il y a deux façons de se marier...

MARTHE. — Voyons.

GENEVIÈVE. — La première, c'est la grande passion, le coup de foudre, les petites fleurs, les soupirs, les sanglots, l'extase, le grand tralala, quoi... enfin, ce qu'on appelle le mariage d'amour, s'il est encore permis à une jeune fille de prononcer ces mots sans tomber dans le ridicule.

MARTHE. — Oh !

GENEVIÈVE. — Oh ?... Je te défie de dire devant tout le monde : je veux que Geneviève fasse un mariage d'amour. Tu vois bien... Enfin, nous sommes seules, j'ose en parler. Il y a donc le mariage d'amour. Mais il est bien entendu, bien établi, reconnu par tous, que ça ne se fait plus. C'est comme si tu allais au Louvre demander une crinoline ; on t'enverrait en face, au musée, salle des antiquités.

MARTHE. — Je ne suis pas de l'âge des crinolines, et cependant...

GENEVIÈVE. — J'allais te le dire. Il y a toi. Mais tu as réalisé le dernier. Alors, puisqu'on ne peut plus faire descendre le ciel sur la terre, soyons pratiques. Ou je reste ici avec vous deux, au risque de vous embêter, ou j'épouse du cent à l'heure.

MARTHE. — Le jeune M. Gobret fait de l'automobile.

GENEVIÈVE. — Lui ! Quand il en fait, c'est en invité. Son instrument, c'est la motocyclette. Je ne me laisserai conduire à la mairie que par le monsieur qui pourra m'y transporter dans une soixante HP.

MARTHE. — Hachepé ?... J'y suis, soixante chevaux.

GENEVIÈVE. — Et pas en location.

MARTHE. — Il n'y a pas à dire, je suis d'une autre époque.

GENEVIÈVE. — J'estime que ce serait une folie de me marier pour vivre dans la gêne et pour mettre au monde des pauvres petits diables qui seraient réduits, selon leur sexe, à devenir des mécanos ou des dactylographes. Je les aime trop d'avance pour leur faire une aussi mauvaise blague. A quoi penses-tu ?

MARTHE. — Je pense... Je pense que Bossuet ne comprendrait pas un mot de cette phrase-là.

GENEVIÈVE. — Tu n'as pas l'air de te douter à quel point il est mort, Bossuet... Mais pourquoi veux-tu me marier ?

MARTHE. — Tu ne peux pas toujours rester avec nous.

GENEVIÈVE. — C'est malheureux. Vous m'avez fait ici une vie large et sans responsabilités. Je ne serai certainement jamais aussi heureuse. Mais, si j'épousais M. Maxime Gobret, je ne pourrais pas, honnêtement, dépenser à mes toilettes la moitié de ce que vous me donnez. C'est votre faute, vous me gâtez trop.

MARTHE. — C'est peut-être vrai que nous t'avons rendue plus difficile à marier en t'habituant à trop de luxe, mais je te répéterai toujours la même chose : il faudra te décider. Autant t'y résoudre pendant que tu es jeune.

GENEVIÈVE. — M'y résigner !

MARTHE. — Un mari très riche ne te trouvera pas assez riche. Prends-en ton parti. Résigne-toi à un mariage d'amour.

GENEVIÈVE. — Je ne demande que cela.

MARTHE. — Laisse-nous donc autoriser ce jeune homme à se présenter à toi comme un fiancé possible. Peux-tu savoir si tu ne l'aimeras pas ? Tu ne le connais pas.

GENEVIÈVE. — Il aura peut-être encore moins de chances d'être aimé quand je le connaîtrai.

MARTHE. — Tu n'en sais rien.

GENEVIÈVE. — Oh ! que c'est malheureux de ne pouvoir rester toujours une enfant.

Entre Pierre.

Scène IV

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE. — Eh bien, j'avais deviné. La *Lorraine* a profité de la marée. Elle est à quai depuis le petit jour.

MARTHE. — Mais alors, ton neveu ?

PIERRE. — Je l'ai vu.

MARTHE. — Comment cela ?

PIERRE. — Il est arrivé à Trouville ce matin, avec un compagnon de voyage, par le bateau du Havre.

MARTHE. — Comment se fait-il que tu l'aies rencontré ?

PIERRE. — Je lisais les dépêches à une devanture lorsque j'ai entendu, derrière moi, demander le chemin pour venir à notre villa ; après quelques mots, je me suis présenté et je me suis trouvé en face du plus glacial et du plus cérémonieux personnage. Les Américains sont parfois ainsi, dit-on, par peur, en arrivant sur le continent, de ne pas paraître assez corrects.

GENEVIÈVE. — Comment est-il ? Bien ?

PIERRE. — Je ne sais pas. Il porte des lunettes.

MARTHE. — A vingt-cinq ans ?

PIERRE. — A vingt-cinq ans. Il m'a remis une lettre de mon frère.

MARTHE. — Ton frère t'a écrit ?

PIERRE. — Oh ! ne te fais pas d'illusions. Sa haine n'a pas désarmé. Voici ce qu'il me dit : (Il lit.) « Mon cher frère, cette lettre te sera remise par mon fils qui vient passer deux mois en France et qui profitera de ce voyage pour régler avec toi quelques détails d'affaires relatifs à la succession de notre cousin Edouard. Je lui ai écrit qu'il te trouverait à Trouville. Reçois-le si tu penses comme moi que cela vaut mieux pour vos intérêts. — Gontier. » Dans ces dix lignes, il a trouvé le moyen de glisser une méchanceté. Nous recevrons ce singulier neveu, nous le garderons à dîner et on le renverra à son père... Ouf !... Il a été d'une froideur presque agressive. On lui avait sans doute fait la leçon... Heureusement, son compagnon, n'étant pas notre parent, ne s'est pas cru forcé à une attitude aussi désagréable, et nous avons un peu causé ensemble.

MARTHE. — Il est plus âgé ?

PIERRE. — Beaucoup. C'est un ami de mon frère qui l'a connu là-bas. Ils sont étonnants tout de même, ces Américains... Croirais-tu que celui-là a lu mon article de la *Revue des Ingénieurs* et qu'il connaît mon brevet !

MARTHE. — Vraiment ?

PIERRE. — Il se propose même, m'a-t-il dit, de m'en reparler.

MARTHE, gaie. — Alors, il peut être le commanditaire que tu cherches.

PIERRE. — Je ne sais pas, mais enfin il connaît l'affaire et il l'apprécie.

MARTHE. — L'as-tu prié à dîner ?...
PIERRE. — Je n'ai pas osé.
MARTHE. — Je m'en charge.

La domestique apporte une carte.

PIERRE, à Marthe. — M. Charles Gontier, l'aimable neveu. (A la domestique.) Faites entrer.

Entre Charles, très correct, très froid, le visage entièrement rasé. Lunettes d'or à branches très fines recourbées. Ensemble sévère et distingué. Très léger accent.

Scène V

LES MÊMES, CHARLES

Charles s'arrête à la porte et salue.

PIERRE. — Soyez le bienvenu, monsieur. Voulez-vous me permettre de vous présenter à ma femme et à ma fille. (Présentant.) M. Charles Gontier. (Charles s'incline en prenant tout son temps.) Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Charles s'assied.

MARTHE. — Vous avez eu une bonne traversée, monsieur ?
CHARLES. — Excellente, madame.
MARTHE. — C'est la première fois que vous venez en Europe ?
CHARLES. — Oui, madame... Vous ne parlez pas anglais ?
MARTHE. — Non, monsieur.
CHARLES. — Je le regrette. On parle peu anglais, en France.
GENEVIÈVE, étourdiment. — C'est surtout le français qui y est en usage...

Pierre et Marthe se retiennent pour ne pas rire et, du regard, rappellent Geneviève à l'ordre.

CHARLES. — Je le regrette parce que cela eût été plus commode pour moi.
PIERRE. — Je comprends... Malheureusement...
MARTHE. — Mais vous paraissez parler notre langue à la perfection, monsieur. Vous êtes plus Français qu'Américain, d'ailleurs.
CHARLES, très fier. — Je vous demande pardon, madame. Mon père est Français, ma mère était Canadienne, c'est vrai, mais moi, je suis un vrai Américain. Je suis né en Amérique, j'y ai vécu, je suis réellement et complètement un vrai citoyen américain.
PIERRE. — Et l'on devine que vous en êtes fier...
CHARLES. — Beaucoup.
MARTHE. — Vous avez pu cependant vous décider à venir voir notre vieux continent ?
CHARLES. — Je profite d'une bourse de voyage qui m'a été donnée par l'université de Harvard, où j'ai été pensionné de l'Etat de Wyoming et où je vais rentrer comme professeur.
MARTHE. — Ah !
PIERRE. — Professeur de quoi ?... si je ne suis pas indiscret...
CHARLES. — De chimie.
PIERRE, étonnement sympathique. — Ah !
CHARLES. — J'ai profité de mon passage en France et de votre courtoise invitation pour venir terminer avec vous cette affaire d'héritage.
PIERRE. — M. Husson, qui est votre homme d'affaires et le mien, arrivera par le train de six heures. Nous commencerons, si vous le voulez bien, par dîner tous ensemble.
CHARLES. — Je suis à vos ordres, monsieur. Je vous demande seulement la permission d'aller passer un habit.
PIERRE. — Mon Dieu...
CHARLES. — J'y tiens. Le contraire serait incorrect.
PIERRE. — Comme vous voudrez. Nous parlerons de nos intérêts ensuite.
CHARLES. — C'est très bien. Aussitôt cela fait, je reprendrai ma route.
MARTHE. — Je comprends : vous avez hâte de revoir votre père.
CHARLES. — Je ne sais pas. Lorsqu'il a quitté l'Amérique, j'avais trois ans, je ne me le rappelle pas. C'est quand je l'aurai vu que je saurai si j'ai eu raison d'entreprendre ce voyage.
MARTHE. — Je vous admire.
CHARLES, naïf. — Pourquoi, madame ?
MARTHE. — Pour... pour tout...
PIERRE. — Dans l'admiration qu'éprouve ma femme, il y a un peu de surprise. Un Français dirait : « Je vais revoir mon père, quelle joie, quel bonheur ! »
CHARLES. — Il le dirait peut-être, mais il ne le penserait pas s'il était dans ma situation. Jusqu'ici mon père a pu vivre sans moi, et moi sans lui. De rares lettres ont suffi à nos épanchements. Les choses étaient bien ainsi. Nous avons peut-être tort de les déranger.
MARTHE. — En effet...
GENEVIÈVE. — Il n'y a qu'à raisonner avec sang-froid.
CHARLES. — Le sang-froid est précisément une vertu américaine, mademoiselle.
PIERRE. — Vous aurez toujours fait un joli voyage.
CHARLES. — Et vu un beau pays, si j'en juge...
MARTHE. — Vous connaîtrez le vieux manoir de votre famille.
CHARLES. — Mon père m'a écrit en effet qu'il habitait un vieux manoir. Je suis content de voir le vieux manoir. Nous n'en avons pas en Amérique.
PIERRE. — Le vôtre est assez pittoresque. Vous en avez bien eu une photographie entre les mains ?
CHARLES. — Pas même.
MARTHE. — Geneviève !

Geneviève va en courant dans la chambre voisine.

PIERRE. — Je vais vous en montrer quelques-unes. (Haut.) Celles du vérascope, Geneviève...
MARTHE, sur le pas de la porte. — Tu sais où elles sont.
GENEVIÈVE, du dehors. — Oui ! dans le tiroir du milieu.
MARTHE. — A côté de...
GENEVIÈVE. — Je les ai.

Elle rentre avec une boîte de clichés et un appareil stéréoscopique à main qu'elle donne à son père.

PIERRE, plaçant un cliché. — Vous allez voir... Ce sont des clichés d'amateur, mais... (Il regarde et retire le cliché.) Je voudrais vous montrer d'abord une vue d'ensemble... La voici. (Il passe l'appareil à Charles.)
CHARLES. — C'est joli... Il a l'air d'être ancien...
PIERRE. — Assez.
CHARLES. — Plus de cent ans, peut-être ?
PIERRE. — Oh oui ! Trois siècles au moins !
CHARLES, dégelé. — Trois siècles !... Mais alors, il existait avant que les Etats-Unis fussent fondés... avant New-York... avant l'arrivée du *Mayflower*. C'est prodigieux ! Cela ne vous semble pas prodigieux ?...

PIERRE. — Non.

CHARLES. — Sait-on par qui il fut construit ?

PIERRE. — Je l'ignore. Mais la tradition veut qu'il ait appartenu à notre famille depuis la révolution de l'édit de Nantes.

GENEVIÈVE, gamine. — Seize cent quatre-vingt-cinq !

CHARLES, qui ne comprend pas. — Je le savais.

PIERRE. — Votre grand-père est mort dans la chambre dont vous apercevez la fenêtre, là, à côté de la tourelle... Attendez, vous verrez mieux sur une grande épreuve. (Geneviève est déjà partie pour la chercher. Pendant son absence.) Nous habitons à un kilomètre. Pendant un moment, nous faisions beaucoup de photographie, et comme le château est très bien éclairé, nous l'avons sous toutes ses faces... (A Charles.) Vous voyez, c'est là...

CHARLES. — Je vous demande pardon. Je vais retirer mes lunettes, elles me gênent pour voir de près...

PIERRE, souriant. — Faites donc...

CHARLES, il regarde sans émotion. — Alors, c'est là, dans cette chambre, que mon grand-père est mort ?

PIERRE. — Oui.

CHARLES, la voix un peu changée. — C'est lui qui est là devant la porte, n'est-ce pas ?

PIERRE. — C'est lui.

CHARLES. — Ah ! (Sur la photographie.) Et pourquoi cette croix ?

PIERRE. — C'est une vieille histoire. Cette croix a été élevée à l'endroit où votre arrière-grand-père a été fusillé en 1793.

CHARLES. — Mon arrière-grand-père... (Silence. Il repose la photographie, puis reprenant possession de lui-même.) C'est très curieux.

GENEVIÈVE. — Il n'y a pas d'autre mot.

CHARLES, regelé. — C'est très curieux... merci... (Un temps.) Trouville est vraiment une très belle plage.

Il remet ses lunettes.

PIERRE. — N'est-ce pas ? Vous êtes venu du Havre par le petit bateau.

CHARLES. — Par le petit bateau... Je vais vous demander la permission d'aller retrouver mon ami Bartlett que vous avez vu.

MARTHE. — C'est un parent ?

CHARLES. — Oh ! non. Bartlett est ce ranchman... Vous savez ce que c'est qu'un ranchman, madame ?

MARTHE. — Certainement... mais Geneviève ne le sait pas.

CHARLES. — C'est un de ces fermiers à cheval qui, dans les provinces de l'Ouest, gouvernent des troupeaux de dix mille têtes et plus.

GENEVIÈVE. — J'y suis ! Buffalo !

CHARLES. — Oh ! (A Pierre.) Bartlett est donc ce ranchman à qui j'ai été confié après la mort de ma mère et le départ de mon père, c'est lui qui a pris soin de moi jusqu'à mon entrée à Harvard.

PIERRE. — Tout à l'heure je n'ai pas pensé à l'inviter à dîner. Vous m'excuserez auprès de lui, mais il est bien entendu que vous l'amènerez avec vous.

CHARLES. — C'est que... Bartlett...

PIERRE. — Il ne parle pas français ?

CHARLES. — Oh ! si, très bien.

MARTHE. — Il est timide ?

CHARLES. — Oh ! non... Un Américain n'est jamais timide. Je veux dire qu'il est un peu sauvage.

GENEVIÈVE, à part. — Œil-de-Faucon ! Quelle chance !

MARTHE. — Nous tâcherons de l'apprivoiser.

PIERRE. — Voulez-vous que j'aille avec vous à votre hôtel lui porter notre invitation ?

CHARLES. — Vraiment, merci...

PIERRE. — Ne vous faites pas prier. Je ne souffrirai pas...

CHARLES. — Bartlett ne peut venir dîner sans avoir été d'abord présenté ; ce serait incorrect.

PIERRE. — Eh bien, allez le chercher, présentez-le et ce sera correct.

MARTHE. — Nous ne voulons pas, pour nous donner le plaisir de vous avoir à notre table, vous séparer de cet excellent homme que vous devez aimer beaucoup.

CHARLES. — Oui, je l'aime beaucoup.

MARTHE. — Alors, c'est entendu...

CHARLES, souriant. — On a raison de vanter l'hospitalité française. (Dégelant un peu.) J'accepte... Maintenant je puis bien vous le dire, cette invitation me fait grand plaisir et lui en fera un grand à lui aussi... Je suis vraiment surpris et charmé... Vous me traitez comme si j'étais un ancien ami... En arrivant à l'étranger, c'est particulièrement doux.

PIERRE. — Mais vous êtes un parent.

CHARLES. — Etre traité comme un ami, c'est souvent mieux que d'être traité comme un parent ; je vous promets d'ailleurs de ne pas abuser... Je vais donc le chercher... merci.

PIERRE. — Je sors avec vous... Voici qu'il est trois heures. Je dois aller à la gare au-devant de M. Husson et de deux de nos amis.

MARTHE. — Pendant ce temps, je ferai préparer des rafraîchissements... Avez-vous une préférence, monsieur ? De l'orangeade, de la bière, du whisky ?

CHARLES. — Oh ! de la bière, tout simplement...

MARTHE. — Et M. Bartlett ?

CHARLES. — Oh ! lui, Bartlett, c'est un original. Entre ses repas, il ne boit jamais autre chose qu'une boisson américaine particulière... Probablement, vous ne la connaissez pas en France.

MARTHE. — J'en serais bien surprise... C'est ?

CHARLES. — Des cocktails...

MARTHE. — Nous ne connaissons pas ! Si, si, nous connaissons... Allons, à tout à l'heure, messieurs.

Ils sortent.

Scène VI

MARTHE, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE, imitant Charles. — Ce serait incorrect...

MARTHE. — Veux-tu te taire... Maintenant, il s'agit de montrer à ces gens-là que nous savons ce que c'est qu'un cocktail... Nous allons tout simplement en faire chercher au casino.

GENEVIÈVE. — C'est que Jean est sorti avec mon père.

MARTHE. — Sapristi, on ne peut pas y envoyer Maria ?

GENEVIÈVE. — Non, il va falloir y renoncer.

MARTHE. — Pas le moins du monde. Tu ne sais pas avec quoi c'est fait, toi, un cocktail ?

GENEVIÈVE. — Vaguement.

MARTHE. — Qu'est-ce qu'on vous apprend donc à la pension ? C'est le cas de le dire !

GENEVIÈVE. — Rose s'en tirerait peut-être.

MARTHE. — Si on la dérange, le dîner ne sera pas prêt. Va chercher le livre de cuisine, trouve la recette, tu me l'apporteras... Vite, vite, nous n'avons pas le temps de nous amuser. Je tiens à ce que M. Bartlett soit content de notre réception. (Geneviève sort en courant. A Maria qu'elle a sonnée.) Préparez des orangeades et de la bière dans le service de Bohême.

MARIA. — Oui, madame. (Elle sort.)

GENEVIÈVE, revenant avec un livre ouvert. — Voilà.

MARTHE. — Voyons.

GENEVIÈVE, lisant. — « Mélanger ensemble quelques cuillerées d'un sirop quelconque : groseille, grenadine... »

MARTHE. — Nous avons de la groseille, après ?

GENEVIÈVE, lisant. — « Une très petite quantité : 1° d'absinthe ; 2° de bitter hollandais... »

MARTHE. — Voilà les difficultés qui commencent. De l'absinthe et du bitter hollandais... de l'absinthe... Oh ! le gardien en a. Cours. Prends un petit verre.

GENEVIÈVE. — Mais...

MARTHE. — Je te dis qu'il en a. J'ai vu par sa fenêtre, l'autre jour, en passant, qu'il en buvait.

GENEVIÈVE. — Mais, marraine... Si l'on me rencontrait... Une jeune fille allant chercher de l'absinthe !

MARTHE. — C'est juste... Envoie Rose... Et dis-lui de courir. Attends... du bitter hollandais ! du bitter hollandais... qu'est-ce que c'est bien ? Ce doit être amer, amer ! Nous avons de la gentiane, que le médecin t'avait ordonnée... si l'on en mettait une dizaine de gouttes ?

GENEVIÈVE. — Pourquoi pas ?

MARTHE. — C'est très sain. Ensuite... (Elle prend le livre.) une quantité *ad libitum... ad libitum*, c'est ça qui doit renseigner les cuisinières !... *ad libitum* de whisky. Pas de whisky... Tu demanderas mes clefs à Maria et tu apporteras la fine champagne... Un zeste de citron et de la glace pilée... Tout va bien !... Envoie Rose. Fais-toi aider par Maria et apporte-moi de tout cela... et une petite cuiller. Tu prends le livre ?... Alors n'oublie pas de revenir avec... (Geneviève sort.) Cela ne peut pas lui faire de mal, un peu de gentiane !... Tout est en désordre, ici... (Elle replace des chaises, enlève d'un bouquet une fleur fanée, etc...) Nous avons bien encore dix minutes...

GENEVIÈVE, revenant avec différents objets. — Voilà le commencement. Rose et Maria vont apporter le reste.

Rose et Maria reviennent, déposent les ingrédients et s'en vont, pendant que Marthe relit la recette.

MARTHE. — Attention... (Riant.) Tu as l'air d'une marchande avec tout ton étalage.

GENEVIÈVE, jouant à la marchande. — Qu'est-ce que vous désirez, madame ?

MARTHE. — Madame, je désirerais un peu de sirop de groseille.

GENEVIÈVE. — Voilà, madame. Et avec ça, madame ?

MARTHE, qui verse le sirop dans un grand verre. — Y en a-t-il assez ?... Oui, c'est doux, il doit y en avoir assez... Et avec ça un peu d'absinthe.

GENEVIÈVE. — Madame la prend nature ?

MARTHE. — Oui, madame... Mon Dieu ! Si l'on nous entendait ! Où as-tu appris ces expressions-là, toi ? J'aurais besoin aussi de bitter hollandais.

GENEVIÈVE. — Voici, madame. Il vient directement d'Amsterdam, sous le nom de gentiane.

MARTHE, hésitant à verser. — Tant pis. (Elle verse.) Du whisky... Il doit en falloir beaucoup de whisky. Là ! Hum !

GENEVIÈVE. — Vous désirez sans doute du citron et de la glace pilée ? Voici, madame...

MARTHE. — Ça nous fait ?

GENEVIÈVE. — Un baiser de chaque côté...

MARTHE. — Et avec ça, madame ?... Ne me décoiffe pas trop. Emporte ces ustensiles.

GENEVIÈVE. — Oui, marraine. (Elle sort.)

MARTHE, lisant. — « Battre fortement le tout. En Amérique, on a pour cet usage un appareil spécial qui a un peu l'aspect d'une petite pompe aspirante et foulante. » On s'en passera. (Elle bat le cocktail en lisant ce qui suit.) « Le whisky peut être remplacé par du cognac. » Qu'est-ce que je disais ! du champagne, etc., mais les autres éléments sont invariables... Invariables !... Enfin, j'aurai toujours le mérite d'avoir fait de mon mieux. (Elle a sonné. A la femme de chambre qui paraît.) Mettez cela dans la glacière, vous l'apporterez avec le reste, quand je sonnerai.

Rose sort. Rentre Geneviève.

GENEVIÈVE. — Les voici.

Maria apporte deux cartes.

MARTHE. — Il était temps. Faites entrer.

GENEVIÈVE. — A nous, à nous, Gustave Aimard !

Entrent Charles et Bartlett.

Scène VII

MARTHE, GENEVIÈVE, BARTLETT, CHARLES

Bartlett a cinquante ans, mais ne les paraît pas. Visage rasé, trop bien habillé.

CHARLES, présentant. — M. Bartlett.

MARTHE. — Soyez le bienvenu, monsieur. M. Charles Gontier nous a dit tellement de bien de vous que nous n'avons pu résister au désir de vous connaître. Je vous remercie d'être venu. Je vous prie de vouloir bien dîner avec nous ce soir.

BARTLETT. — Oh ! madame...

MARTHE. — Vous m'excuserez si l'invitation est un peu tardive, mais il était impossible de vous l'adresser plus tôt, et vous ne faites que traverser la France.

BARTLETT, un peu troublé. — Je vous remercie, madame... Vous ne parlez pas anglais ?

MARTHE, souriant. — Non, monsieur.

BARTLETT. — Je regrette.

GENEVIÈVE. — On parle très peu anglais en France

CHARLES, à Bartlett. — C'est surtout le français qui y est en usage. (Il a un éclat de rire qu'il arrête tout à coup.)

BARTLETT, qui n'a pas compris, continuant. — C'est fâcheux, parce que c'eût été plus commode pour moi. (Geneviève étouffe de rire. Charles baisse la tête.) Enfin, je tâcherai de me faire comprendre... Je vous remercie de votre invitation, madame, mais je ne puis l'accepter, vraiment.

MARTHE. — Vous le pouvez... vous n'avez aucune excuse valable... Nous vous gardons. Tant pis pour vous si vous vous ennuyez.

BARTLETT. — Vous me mettez dans l'embarras, parce que vous avez commencé par me remercier d'être venu, alors que c'est moi qui suis... alors que c'est moi qui suis plein de reconnaissance pour votre accueil... Charles, est-ce que j'ai su me faire comprendre ?

MARTHE. — Mais admirablement.

BARTLETT. — J'ai beaucoup parlé le français autrefois... avec son père. Seulement, il y a presque trente ans de cela.

MARTHE. — Trente ans... vous aviez dix ans, alors !

BARTLETT. — Dix-huit... mais vous me mettez mal à mon aise, madame. Je ne sais pas si vous raillez... J'avais dix-huit ans lorsque son père est arrivé là-bas, un peu perdu dans ce pays où il ne connaissait personne, un peu embarrassé avec les chevaux qu'il amenait de France. Nous avons été de grands amis, et il ne voulait parler que français. Seulement, depuis ce temps, j'ai un peu oublié...

MARTHE, à Bartlett. — Vous ne refuserez pas un cocktail... (A Charles.) Un peu de bière, monsieur ?

Geneviève le sert.

BARTLETT. — Comment, il y a des cocktails, ici ?

MARTHE. — Je n'ose espérer que celui-ci sera autant à votre goût que ceux de chez vous. Pourtant la recette m'a été donnée par un maître d'hôtel qui...

BARTLETT. — Je vais vous dire cela, madame...

MARTHE, en se retournant, à Geneviève. — J'ai un remords. Il boit ?

GENEVIÈVE. — Pas encore... Là... Il boit... Ça est.

BARTLETT. — C'est extraordinaire.

MARTHE. — Il n'est pas bon ?

BARTLETT. — Si j'osais, madame, je vous demanderais la recette. Je n'en ai jamais bu de pareil... Je voudrais ne rien avoir oublié des délicatesses de votre langage, seulement je suis un peu, comment dirais-je ?... un peu troublé... ébloui... Charles... ébloui... *To be dazzled* ?

CHARLES. — *Well.*

BARTLETT. — Ebloui, alors.

MARTHE. — Ebloui ?

BARTLETT. — Vous ne pouvez pas... vous ne pouvez pas vous rendre compte, madame... J'ai quitté mon camp, ma ferme... Comment dit-on ? mon ranch ! (Regard à Charles.)

CHARLES. — *Well.*

BARTLETT. — J'ai fait trois jours de cheval, cinq jours de chemin de fer, six jours de bateau... et me voici à Trouville, un jour de courses... Est-ce que vraiment, en France, toutes les femmes sont aussi jolies que celles que j'ai vues et que celles que je vois en ce moment ?

MARTHE et GENEVIÈVE. — Oh ! oh ! charmant !

Elles rient aux éclats.

BARTLETT, à Charles. — J'ai dit une bêtise ? *Stupidity ?*

CHARLES. — Je ne sais pas.

MARTHE. — Non... seulement votre compliment était un peu... inattendu et aussi, comment dirais-je ?... à bout portant.

BARTLETT. — Je ferai donc un... un... Charles, *endeavour* ?

CHARLES. — Effort.

BARTLETT. — Merci. (A Marthe.) Je ferai donc un effort pour ne dire que mon admiration pour les autres.

MARTHE. — Mais ce n'est pas dans votre ranch que vous avez appris à tourner le madrigal.

BARTLETT. — Je me fais envoyer là-bas les romans français... J'aime beaucoup lire les romans français... parce que, dans ma solitude... (Charles lui touche le genou du bord de son chapeau.) Je disais que je suis resté une heure à regarder le défilé des voitures... Que de beautés! Que d'élégances, que de vie facile, quelle aimable et jolie liberté de mœurs !... C'est bien la France telle que je l'avais vue à travers sa littérature.

MARTHE, souriant. — Trouville n'est pas la France et nos romans ne sont pas toute notre littérature.

BARTLETT. — Je suis certain que si. C'est délicieux vraiment.

Entre Pierre.

MARTHE. — Vous connaissez mon mari ?

BARTLETT. — J'ai eu le plaisir...

MARTHE, à Pierre. — Et ces messieurs ?

PIERRE. — Je les ai conduits dans leurs chambres, ils demandent quelques minutes.

MARTHE. — Très bien... M. Bartlett nous fait aussi le plaisir de dîner avec nous.

PIERRE. — Je suis enchanté. (A Bartlett.) Vous êtes pour quelques jours à Trouville ?

BARTLETT. — Nous partons demain. Il me tarde de revoir ce vieux Gontier... Charles ? *opportunity :* occasion ?

CHARLES. — *Yes.*

BARTLETT. — Là-bas, on a des occasions de se lier rapidement. Le lendemain de son arrivée, nous avons été ensemble pendant quelques heures en danger. Ça rapproche beaucoup.

PIERRE. — Cela vaut une présentation en règle.

BARTLETT. — Oui. Et pendant cinq ans nous ne nous sommes pas quittés. Seulement il y a longtemps de cela... Je m'attends à le trouver changé... Mais je vous afflige en vous parlant de lui. Je me rappelle tout à coup... Il m'a écrit que vous étiez fâchés ensemble. Deux frères, ce n'est pas possible.

PIERRE. — Il vous l'a écrit ? Alors, vous allez me dire ce qu'il me reproche. Qu'est-ce qu'il me reproche ?

BARTLETT. — Je n'en sais rien. Il n'y a pas eu de conflits, de... Charles ? *Rempling*, froissement ? de froissement d'intérêts entre vous ?

PIERRE. — Aucun. Lorsqu'il est revenu de là-bas, à la mort de notre père, l'héritage nous a attribué à lui le château et les terres, à moi la fonderie qui allait être fermée et la maison y attenant. Mon frère n'a-t-il pas eu la prétention de me la faire vendre et de m'emmener avec lui aux Etats-Unis, sous prétexte que ses opinions lui rendaient insupportable le joug de la république.

CHARLES. — Mais les Etats-Unis sont une république.

PIERRE. — Les Etats-Unis sont une république, évidemment. Il ne hait que les républicains de son pays.

BARTLETT. — Bizarre.

PIERRE. — Oui. Il y a des choses qu'on ne comprend pas si l'on n'est pas Français. Voilà tout ce que je lui ai fait. Savez-vous autre chose ? (A Charles.) Et vous ?

CHARLES. — Son gros grief contre vous est votre situation de maire dans le pays, que les aînés possédaient de tradition dans notre famille depuis un temps immémorial, et que vous lui avez disputée et enlevée.

PIERRE. — Il s'était retiré de la vie publique. Il s'était retiré de tout, il s'était tapi dans ses terres qu'il laissait et qu'il laisse en friche par je ne sais quelle idée de bouderie, de vengeance contre la

masse, et son temps se passait comme il se passe encore aujourd'hui à tourner du bois lorsqu'il pleut, et à pêcher à la ligne ou à chasser le reste du temps... Enfin, est-ce cette vie-là qu'il devrait mener ? Dans ce château malsain, étroit, obscur, vieillot, ruiné, il s'enferme comme un oiseau de nuit dans un trou de mur et ne voit personne, si ce n'est un vieux braconnier qu'il a pris à son service et un jardinier décrépi !

CHARLES. — Il fréquente beaucoup un voisin, M. le comte de Pontaurion.

PIERRE. — C'est un voisin, ce n'est pas un ami.

BARTLETT. — Nous arrangerons cela.

PIERRE. — Vous n'y parviendrez pas.

BARTLETT. — Si.

CHARLES. — Bartlett ?

BARTLETT. — Charles ?

CHARLES. — Voilà un but pour notre voyage.

BARTLETT. — Tu es avec moi ?

CHARLES. — Je suis avec vous.

BARTLETT, à Pierre. — Vous êtes content des affaires ?

PIERRE. — Oh ! mon entreprise est toute particulière. Les bénéfices seront cette année ce qu'ils ont été l'année dernière, ce qu'ils sont depuis cinquante ans.

BARTLETT. — Cela doit manquer d'intérêt... et d'intérêts avec un *s*. (Il rit.) J'ai fait un calembour... N'est-ce, pas Charles ? Cela manque d'intérêt : intéressant... et d'intérêts : monnaie dollar...

Rire.

PIERRE. — Peut-être, mais c'est bien agréable. Je n'ai aucune préoccupation. L'affaire a été installée par mon père et depuis elle fonctionne normalement, régulièrement, sans à-coups. C'est comme si mon argent était à la caisse d'épargne. Les bénéfices ne sont pas énormes, mais ils suffisent à nous assurer une vie heureuse.

BARTLETT. — Vous ne pensez pas à les augmenter ?

PIERRE. — Ma foi non.

BARTLETT. — Cela vous jouera un mauvais tour.

PIERRE. — Pourquoi cela ?

BARTLETT. — Pendant que vous restez immobile, d'autres progressent et vous dévoreront.

PIERRE, riant. — Je suis bien tranquille.

BARTLETT. — Vous devriez vous remuer.

PIERRE. — Je n'ai aucun goût pour les aventures.

BARTLETT. — Ce ne serait pas courir les aventures que de chercher à étendre votre action.

CHARLES. — « Ce n'est pas une honte d'être pauvre, mais ce serait une honte, étant pauvre, de ne pas se donner de la peine pour cesser de l'être. »

PIERRE. — Cette sentence est bien américaine.

CHARLES. — N'est-ce pas ? Elle est de Thucydide, un auteur grec, mademoiselle.

GENEVIÈVE, à Marthe, en riant. — Nous le savions...

BARTLETT. — Je vous demande pardon... Mais cette conception est tellement loin de la nôtre... Vous devriez, madame, réveiller votre mari... En Amérique, toute l'activité du mari s'emploie à faire de l'argent, et la femme applique toute la sienne à le dépenser... Charles, *to succeed* ?

CHARLES. — Réussir.

BARTLETT. — Merci. Aucune ne manque d'y réussir... Plus la femme dépense, plus le mari gagne, et réciproquement.

MARTHE. — C'est comme un sport.

BARTLETT. — Oui, oui, très bien... Il faut dire que parfois les Américaines ne se préoccupent pas assez de ce que coûtent à l'énergie et même à la santé du mari les dollars qu'elles sèment à tous les vents.

CHARLES. — Peu importe. Cela fait marcher les affaires.

BARTLETT. — Très bien... Seulement il arrive que l'homme, maintenant, hésite à se marier. Demandez plutôt à Charles.

CHARLES. — Bartlett, vous êtes bavard...

PIERRE. — Vous êtes dans ce cas, monsieur ?

CHARLES. — Je n'hésite plus.

GENEVIÈVE. — Ah !

CHARLES. — J'y renonce.

BARTLETT. — Voilà.

CHARLES. — Mais ce n'est pas pour ce que vous avez dit, Bartlett.

BARTLETT. — *You have broken with Mrs Margaret, it's not* ?

CHARLES. — Bartlett, vous êtes décidément trop bavard.

BARTLETT. — Il faut bien que mademoiselle sache que tu es libre, si tu dois entrer en flirt avec elle.

Pierre, Marthe et Geneviève toussent légèrement.

CHARLES. — Bartlett !

BARTLETT, naïf. — Vous toussez ?

PIERRE. — Oui, chez nous... chez nous...

MARTHE. — On ne se prévient pas d'avance.

BARTLETT. — J'avais oublié. En France, le flirt n'est permis qu'après le mariage... Attendez... attendez... vous allez voir que j'ai bien compris la différence... Chez nous on flirte pour entrer dans le mariage, chez vous on flirte pour en sortir... ou plutôt pour ne pas en sortir. (Un rire qu'arrête subitement un coup de chapeau de Charles. Silence gêné.) Cette fois-ci, je ne crois pas me tromper en déclarant que je viens d'être idiot. Quand cela m'arrivera encore, n'y prêtez pas d'attention... Charles... pour changer le discours, raconte pourquoi tu as rompu...

MARTHE. — Mais si monsieur veut garder son secret.

CHARLES. — Bartlett en a trop dit maintenant. Mon silence pourrait être mal interprété. C'est Margaret qui a refusé de m'épouser. Elle a eu raison.

GENEVIÈVE. — Ah !

CHARLES. — Oui. Etre épouse et mère, c'était indigne de sa haute valeur.

MARTHE. — Pas possible !

CHARLES. — Elle est ingénieur.

MARTHE. — Vous m'en direz tant.

CHARLES. — Elle a inauguré un club d'études dont elle est la présidente par un discours sur le relèvement de la femme nègre, et elle veut être avocat.

BARTLETT. — C'est une vraie femme.

PIERRE. — J'allais le dire.

CHARLES. — Alors, quand je lui ai demandé sa main, comme on dit ici, elle m'a répondu : « Pour le flirt, j'accepte, Charles, mais pas pour le mariage. J'ai de plus hautes ambitions... J'ai reçu une instruction virile, sur les mêmes bancs que les jeunes hommes qui feront un jour la richesse ou la gloire de mon pays. Les frissons d'enthousiasme que j'ai ressentis aux récits des grands actes du passé ne m'ont pas préparée pour un avenir aussi terre à terre. »

MARTHE. — Et il y a, chez vous, beaucoup de jeunes filles qui professent ces idées, monsieur ?

BARTLETT. — Beaucoup. C'est très beau, n'est-ce pas ?... C'est très beau, seulement, on commence à

se demander comment pourra s'assurer, à l'avenir, le *recuiting ?* — le recrutement des mères de famille.

GENEVIÈVE. — On prendra des domestiques.

BARTLETT. — Oh ! c'est une idée. Mais pas pratique, parce que les domestiques nous manquent aussi.

CHARLES. — Mais on s'en passe. On vit à l'hôtel.

MARTHE. — C'est ce que vous appelez le *home ?*

BARTLETT. — Tout cela n'empêche pas l'Amérique d'être le premier pays du monde.

PIERRE. — Ça pourrait l'empêcher de conserver ce rang pendant longtemps.

BARTLETT. — Oh ! je vous expliquerai pourquoi non... mais Charles a raison, je suis trop bavard... Madame, je vous demande la permission...

MARTHE. — A tout à l'heure... Surtout n'inventez pas un prétexte, je ne l'accepterais pas. Je tiens beaucoup à vous avoir à dîner.

BARTLETT. — Pas autant, certes, que je tiens à venir.

MARTHE, à Charles. — A tout à l'heure.

PIERRE. — Vous vous rappelez le chemin de votre hôtel ?

Pierre sort avec eux.

BARTLETT, à Charles. — Qu'elles sont aimables, ces Françaises, mon ami ! Voyez-vous, on doit beaucoup leur pardonner.

GENEVIÈVE, rêvant. — C'est malheureux.

MARTHE. — Quoi donc ?

GENEVIÈVE. — Rien.

MARTHE. — Tu avais rêvé cette nuit du prince Charmant ?

GENEVIÈVE, les yeux vagues. — C'eût été joli, le prince Charmant arrivant de là-bas, si loin, sur le grand bateau qui est entré au soleil levant.

MARTHE. — Les princes Charmants ne voyagent pas en transatlantique.

GENEVIÈVE. — Hélas... et il y a longtemps que le cygne de Lohengrin est empaillé... Tu pourras dire à M. Gobret que son fils est autorisé à se faire aimer.

MARTHE. — A la bonne heure !

GENEVIÈVE. — Viens faire un peu de musique.

MARTHE. — Et mon dîner ?

GENEVIÈVE. — Tu as le temps... La symphonie en *ré* mineur de Schumann... Elle est sur le piano...

MARTHE. — Rien que le scherzo, alors...

Elles s'installent et commencent à jouer pendant que le rideau baisse.

RIDEAU

Marthe. Geneviève. Pierre. Bartlett. Charles

Bartlett : « *Charles a raison, je suis trop bavard* ».

Geneviève : « *C'est une ronde des petites filles de la Saintonge... Ecoutez...* »

ACTE II

Chez Gontier. Un salon banal, vieux et froid, qui a été envahi peu à peu par les établis de tourneur sur bois, les accessoires de chasse et de pêche. Sur le grand côté oblique de gauche, au milieu, une porte-fenêtre donnant sur une pièce d'eau qui baigne les murs du château. De chaque côté de cette porte, à un mètre du sol, une grande baie vitrée de petits carreaux. Au travers de celle du fond, on aperçoit une tourelle de pierre. Au premier plan, à gauche, une porte cintrée donnant accès à l'autre tourelle. Sous la baie la plus rapprochée de la rampe, un canapé. Sous l'autre, un tour à pointes. A gauche de la porte de la tourelle, deux fusils de chasse et un carnier ; de l'autre côté, deux cannes à pêche, une épuisette et un seau en zinc à poissons. Entre la porte-fenêtre et la baie du fond, à des crochets, des chapeaux de paille pour la pêche, bon marché et usés. A droite, une grande porte donnant sur le jardin. Au deuxième plan, une vieille cheminée à manteau. Une étagère suspendue, avec une trentaine de volumes, un râtelier de pipes. Au-dessous, un fauteuil Voltaire. Devant la cheminée, une table avec des journaux, un buvard, une papeterie, une lampe à pétrole coiffée d'un abat-jour vert. Au milieu, un peu au fond, une grande table Louis XIII, témoignant d'un ancien luxe, entourée de sièges. Dans les coins, des morceaux de bois, des balustres non achevés. Au plafond enfumé, des poutres épaisses. Le sol est dallé. Un tapis sous la table près de la cheminée.

Scène première

GONTIER, BARTLETT, puis JEAN, LÉONTINE

Au lever du rideau, Bartlett, assis dans un fauteuil de droite, fume une pipe. Gontier, avec de gros souliers et des jambières de cuir, est debout devant la porte-fenêtre, un fusil à la main. Il vient de tirer.

GONTIER, très exalté, à quelqu'un qui est au dehors. — Il y est ! Je te dis qu'il y est ! Après la touffe de nénuphars... Je l'ai vu tomber. Donne un coup avec l'autre rame, espèce de brute ! (Avec des cris.) Là ! là ! là ! Le vois-tu, maintenant !... (Un arbre entre la première baie et la porte l'empêchant de voir, il saute sur le canapé et regarde par a baie dont un côté s'ouvre, hurlant.) Mais prends donc garde à la ligne à brochet, animal !... (Sautant à terre et trépignant de joie.) Il l'a !... Il l'a !...

Gontier, calmé, fait basculer son fusil, mire en l'air pour s'assurer qu'il est déchargé, le redresse et va l'accrocher à la cheminée. Entre Bartlett.

BARTLETT. — Quoi ?... Tu chasses tes souris à coups de fusil.

GONTIER. — Ah ! te voilà réveillé !

BARTLETT. — Heureusement.

GONTIER. — Bonjour ! Tu as bien dormi ?

BARTLETT. — Très bien. Qu'est-ce que tu as tué ?

GONTIER. — Je ne sais pas... un geai... je m'en fous.

BARTLETT. — Où est le temps où nous tirions des

yottes par les fenêtres du ranch ? Tu n'as pas nte : un geai !

GONTIER. — C'est toujours un coup de fusil.

BARTLETT. — Ça se mange ?

GONTIER, bourrant une pipe. — C'est même délicieux. ean paraît à la porte-fenêtre. Il a l'air d'un garçon de ferme déguisé domestique.) Va porter ça à Léontine, elle me le fera uire pour moi.

JEAN. — Oui, monsieur. (Il sort par la droite.)

GONTIER, prenant Bartlett par les épaules. — Que je te egarde... je ne t'ai pas bien vu, hier, à la lumière...

BARTLETT, pirouettant. — Admire, *old fellow*.

GONTIER. — Tu ne vas pas nous raser avec ton nglais, hein ?... Tu es encore solide...

BARTLETT. — Toi aussi...

GONTIER. — Alors, ça va ?

BARTLETT. — Ça va !

Poignées de mains.

GONTIER. — Tu as vu Charles, ce matin ?

BARTLETT. — Oui. Il est parti pour aller au-devant e ton frère.

GONTIER. — En effet. J'attends toute la famille, ujourd'hui.

BARTLETT. — Alors, vous voilà réconciliés.

GONTIER. — Oui. Charles l'a voulu... C'était cette ichue politique qui nous avait séparés...

BARTLETT. — Rien que la politique ?

GONTIER. — Mais oui... Tu regardes mon salon... l a de l'allure, hein ? Je vis là-dedans... très heu-eux. Tout en travaillant mon bois, j'ai l'œil sur les ignes et sur le ciel, je ramène de temps en temps un rochet, ou j'envoie un coup de fusil à un oiseau qui asse... (Il cherche à allumer sa pipe et essaye vainement deux allu-nettes qui ne s'enflamment pas. Furieux.) Sale gouvernement !

BARTLETT. — Alors, vous êtes devenus bons amis, on fils et toi ?

Entre Léontine, jeune bonne aux allures de fille de ferme.

GONTIER, à Bartlett. — Je vais te raconter cela.

LÉONTINE, désagréable. — C'est pour faire cuire, ce moigneau ?

GONTIER, doux. — Mais oui...

LÉONTINE. — Vous ne croyez pas que je vais plu-mer ce gibier-là.

GONTIER. — Pourquoi pas ?

LÉONTINE. — J'ai pas le temps...

GONTIER. — Si tu n'as pas le temps, c'est autre chose. Evidemment, aujourd'hui, vous avez beau-coup de besogne, je n'y avais pas songé.

LÉONTINE. — Je vas le donner au chat.

GONTIER, très doux. — C'est cela, donne-le au chat. Va, ma petite fille, va. (Elle sort. A Bartlett.) Elle est un peu vive, mais très dévouée, tu sais... Et puis, je n'ai jamais aimé que les domestiques me parlent avec servilité. On a beau m'appeler aristocrate... Elle est gentille, n'est-ce pas ? (Entre Jean.) Le brochet a mordu ?

JEAN. — Non, monsieur, je venais pour débar-rasser. Mais il n'y a plus de place nulle part.

GONTIER. — On ne pourra pas enlever cet établi ?

JEAN. — Non, monsieur.

GONTIER. — L'année dernière, pourtant...

JEAN. — Il y avait la tourelle.

GONTIER. — C'est vrai... Alors, c'est bien. (A Bartlett.) Il a raison, il y avait la tourelle. J'y ai fait installer une petite forge. Tu vois ? (Il entr'ouvre la porte.)

BARTLETT. — Je vois... Et ton salon est devenu un atelier.

GONTIER. — C'est la seule pièce au nord.

BARTLETT. — Il faut ?...

GONTIER, haussant les épaules. — Installe donc un atelier de tourneur au midi, et puis tu me diras ce que deviendront tes bois, et les viroles de tes outils... (A Jean.) Et ça... tu peux bien emporter ça.

Il désigne une pièce de bois.

JEAN. — Oui, monsieur. Je peux emporter ça. Je ne peux pas dire que je ne puis pas l'emporter, puis-que je peux l'emporter ; seulement, c'est de savoir où le mettre.

GONTIER. — Dans la cave... Non, non, la colonne torse, laisse-la. Et va voir s'il n'y a rien à la ligne à brochet... (A Bartlett.) Voilà trois fois, mon vieux, que je suis cassé par une bête qui doit être énorme... (Montrant la colonne.) C'est moi qui ai fait cette colonne, mon vieux. Ça n'a pas l'air de t'étonner.

Jean est sorti.

BARTLETT. — Non.

GONTIER. — Tu ne sais pas le soin qu'il faut pour arrondir une colonne au bédane. Si tu as la main trop lourde, ta pièce est fichue.

BARTLETT. — Quelle drôle de distraction !

GONTIER. — Laquelle ? Tourner du bois ? Mon cher, lorsque je suis revenu de là-bas, après la mort de ma femme, étant donné que je ne voulais remplir aucune fonction publique, il fallait bien me chercher une occupation.

BARTLETT. — Pourquoi celle-là ?

GONTIER. — Parce que c'est la plus distinguée... Ah ! tu ne le savais pas ? Eh bien, veux-tu que je te dise quelques noms d'amateurs ? Alexandre le Grand, Artaxercès, Luther, Louis XIII. Ah ! ah !... Et l'appareil à fileter a été inventé par le marquis de Montgrand, comme le mandrin à excentrer par le comte de Murinais.

BARTLETT. — Vraiment?

GONTIER. — Ah ! tu commences à comprendre ?

BARTLETT. — En effet. Je ne savais pas. Alors, ça t'occupe l'hiver ?

GONTIER. — Après la fermeture de la chasse, lorsque je ne puis plus faire mes promenades habi-tuelles en tricycle... Et, le soir, je m'installe là, sous ma lampe, au coin du feu, je lis, en écoutant la mu-sique de la pluie et du vent, ou le grand silence de la neige.

BARTLETT, regardant l'étagère. — Oui, tu as beaucoup de livres.

GONTIER. — Et des bons : Dumas père, Jules Verne, Paul de Kock... puis des ouvrages sérieux... (Lisant les titres.) *le Cheval... les Maladies du chien... l'Armorial du Nivernais...* Voilà ma vie, mon vieux... (Désignant une liasse.) Ça, ce sont des papiers, des ar-chives... Nous ne sommes que des bourgeois, n'est-ce pas ?... Les Gontier n'ont jamais été que des bour-geois : notaires ou magistrats... Eh bien, j'ai décou-vert chez un notaire de Verneuil que tout de même, au seizième siècle... (Paraît Jean.) Qu'est-ce qu'il y a encore ? Ça y est ?... Le brochet ?

JEAN. — Non, m'sieu ! C'est cet homme de la Neuville.

GONTIER. — Qu'est-ce qu'il veut ?

JEAN. — Il voudrait vous voir.

GONTIER. — Pourquoi ?

JEAN. — Ben, toujours pour les terres d'en haut.

GONTIER. — Je ne veux pas les louer.

JEAN. — Il dit qu'il irait jusqu'à trente francs l'arpent.

GONTIER. — Quand il irait jusqu'à cent francs, je ne veux pas les louer.

JEAN. — Je disais cela parce que vous n'en faites rien, de ces terres, qu'elles sont en friche depuis presque vingt ans..

GONTIER. — Sont-elles à moi ?

JEAN. — Dame !

GONTIER. — Réponds. Sont-elles à moi ?

JEAN. — Ben sûr.

GONTIER. — Si elles sont à moi, j'en fais ce que je veux. Il me plaît de les laisser en friche, je les laisse en friche.

JEAN. — Sur les deux cents hectares, il en voudrait seulement cinquante.

GONTIER. — Je ne lui en céderai même pas la largeur d'un pet de lapin. Est-ce clair ? Pas même la largeur d'un pet de lapin. As-tu compris ? Fiche-moi la paix.

JEAN. — J'y avais dit. Je vous connais. J'y avais dit.

GONTIER. — Eh bien ! va le lui répéter.

JEAN. — J'y avais dit.

GONTIER. — Et regarde si la ligne est toujours bien tendue, si le « vif » joue toujours bien.

JEAN. — Oui, m'sieu.

Jean sort.

GONTIER. — Oui, mon vieux, je te disais que j'avais des archives curieuses. Depuis des siècles les Gontier ont été de père en fils les notaires des comtes de Pontaurion.

BARTLETT. — Tu as interrompu la tradition.

GONTIER. — Je ne suis pas le notaire de M. le comte de Pontaurion, je suis son ami ; tu verras comment il me parle : comme à un égal.

BARTLETT. — Tu n'es donc pas son égal ?

GONTIER. — Oui... oui... je sais... mais nous ne sommes pas en Amérique, ici. (Changeant de ton.) J'ai retrouvé des lettres de mon grand-père qui a suivi les Pontaurion à l'étranger, lors de l'émigration de 92... Je les ai montrées à Charles, ça l'a un peu dégelé.

BARTLETT. — Comment ?

GONTIER. — Ah ! mon ami ! Si tu l'avais vu, à notre première rencontre ! J'ai senti le moment où il n'allait pas oser me tendre la main.

BARTLETT. — Raconte-moi cela.

GONTIER. — Tu sais qu'il est arrivé ici, venant de Trouville, où il avait passé huit jours avec mon frère...

BARTLETT. — Nous avons quitté ton frère en même temps, moi pour passer en Angleterre, et Charles pour venir ici.

GONTIER. — Parfait. Je suis allé le chercher à la gare... J'ai été un peu vexé quand je l'ai vu avec ses lunettes... D'autant plus que je venais de me tromper, et que j'avais pris dans mes bras en l'appelant mon fils un jeune homme qui ne m'était rien du tout... Alors, j'ai été plus circonspect... Il m'a fait : « Monsieur Pierre Gontier, sans doute ? » — J'ai répliqué : « Monsieur Charles Gontier ? » ... Il m'a baragouiné deux mots d'anglais...

BARTLETT. — *Very happy to see you.*

GONTIER. — Quelque chose comme cela... Et nous sommes restés longtemps sans trouver rien à nous dire... (Il est ému, la voix un peu changée.) C'est rigolo, hein ?

BARTLETT. — Comme tu dis.

GONTIER. — Alors, depuis un mois, il est ici, il se promène aux environs, il fait de petits voyages...

BARTLETT. — Il est toujours aussi... réservé ?

GONTIER. — Moins. C'est un glaçon qui commence à fondre... Quand il retire ses lunettes, c'est signe qu'il est ému... Jusqu'à présent, il les a retirées deux fois... La première pour lire ces vieux papiers; la seconde, un jour qu'il revenait du cimetière... J'ai cru alors que cela durerait, mais il a raccroché son masque aussitôt. Tout de même, j'ai l'impression que, maintenant, ce masque commence à le gêner... Il est gentil, mon fils... J'aurai de la peine lorsqu'il partira... Hem ! Hem !...

BARTLETT. — Et alors, il t'a amené ton frère...

GONTIER. — Oui. Pierre et sa famille avaient été, paraît-il, très bons pour lui, très affables... Tu vas voir tout le monde, tout à l'heure. Pierre assistera à la réunion qui se tiendra ici et sa femme a voulu à toute force venir m'inviter à un bal d'enfants qu'on donne chez eux dimanche prochain, avec une tombola.

BARTLETT. — Je sais, Charles me l'a écrit à Paris, en me chargeant d'acheter un lot. J'en apporte aussi un pour moi... Ce sont des gens charmants...

GONTIER. — Oui...

BARTLETT. — Elle surtout, n'est-ce pas ?

Entre Jean.

Scène II

LES MÊMES, JEAN

GONTIER. — Encore !

JEAN. — C'est parce que j'ai besoin. Je ne viens pas pour mon plaisir.

GONTIER. — Que veux-tu ?

JEAN. — C'est pour la réunion.

GONTIER. — Après ?...

JEAN. — Ce sera dans la salle à manger ?

GONTIER. — Je te l'ai dit cent fois.

JEAN. — Combien que vous serez ?

GONTIER. — Nom d'un tonnerre ! Veux-tu me parler à la troisième personne, abruti !... ou je te flanque à la porte.

JEAN. — Combien que monsieur sera ?

GONTIER. — Idiot !

BARTLETT, bas, à Gontier. — Tu étais plus doux, tout à l'heure avec la bonne.

GONTIER. — Je... oui... c'est parce que... tu m'embêtes ! (Haut, à Jean.) Nous serons, nous serons... M. le comte, ça fait un; moi, ça fait deux; mon frère, M. le maire, ça fait trois ; M. Serget et M. Husson, ça fait cinq. Es-tu content ?

JEAN. — Moi, ça m'est égal, mais c'est rapport aux chaises.

GONTIER. — C'est vrai... Elles sont dans l'atelier. (A Bartlett.) J'ai entrepris d'en retourner les pieds... (A Jean.) Arrange-toi.

JEAN. — Arrange-toi.

GONTIER. — Oui... Fiche-moi le camp.

JEAN. — Arrange-toi.

Il sort lentement.

BARTLETT. — Qu'est-ce que c'est que cette réunion ?

GONTIER. — Une réunion préparatoire au sujet d'un monument patriotique qui a besoin de réparations.

BARTLETT. — Quel monument ?

GONTIER. — A Jeanne d'Arc. Ça ne te regarde pas. On veut arriver d'accord au conseil municipal di-

marche prochain, et mon frère a été très heureux... (Pour parler d'autre chose.) Eh bien, et toi ? Qu'est-ce que tu as fait ? Dis donc, vaurien ! tu es resté une semaine à Paris ?

BARTLETT. — Hé ! Hé !

GONTIER. — Avant de partir, tu m'as dit : « Gontier, je prévois que je vais me conduire comme un vilain petit animal ! » Eh bien ?

BARTLETT. — Mes prévisions se sont réalisées complètement.

GONTIER. — Raconte.

BARTLETT. — Oh !... chez nous on fait ces choses-là, mais on n'en parle pas !

GONTIER. — Entre nous !... Des cocottes ?

BARTLETT. — Aussi.

GONTIER. — Comment « aussi » ? Alors, des femmes du monde ?

BARTLETT. — Aussi.

GONTIER. — Tu te vantes.

BARTLETT. — A ton aise.

GONTIER. — Comment serais-tu arrivé jusqu'à elles ?

BARTLETT. — On m'a présenté.

GONTIER. — Qui donc ?

BARTLETT. — Un jeune homme très distingué, que j'ai rencontré.

GONTIER. — Où ?

BARTLETT. — Devant le Grand Hôtel.

GONTIER, riant. — Ah ! mon pauvre Bartlett !

BARTLETT. — Hein ?... On s'est peut-être moqué de moi ?... Du reste, je t'avouerai que j'ai eu des doutes... Mais je ne rentrerai pas en Amérique sans...

GONTIER. — Sans avoir fait une sottise.

BARTLETT. — Chut...

Entre Charles.

Scène III

LES MÊMES, CHARLES

GONTIER. — Te voilà.

CHARLES. — Oui, mon père.

GONTIER. — Tu n'es donc pas allé au-devant de ta cousine ?

CHARLES. — Non.

GONTIER. — Pourquoi ?

CHARLES. — Les jeunes filles françaises m'ennuient.

GONTIER. — Bah !

BARTLETT. — *Well.*

GONTIER. — Tu n'as pas toujours dit cela. Tu avais plaisir, ces temps-ci, à te promener avec Mlle Geneviève... Et je me demandais même si tu n'allais pas beaucoup t'attacher à... à la France.

CHARLES. — Ne craignez rien, mon père.

BARTLETT. — Quand on a l'honneur d'être citoyen américain...

GONTIER. — C'est bon, c'est bon... (A Charles.) Tu t'es disputé avec elle ? Tu la boudes ?

CHARLES. — Oui.

GONTIER. — Pourquoi ?

CHARLES. — Je ne puis me faire à l'étroitesse des idées d'ici... Hier, je lui ai demandé de faire avec moi une promenade à pied dans la campagne. Il paraît que c'est une monstruosité,... seule avec un jeune homme ! Vous n'y pensez pas... Pour ma part, je ne puis comprendre que les jeunes filles françaises ne se révoltent pas contre l'outrageant soupçon que révèle cet usage injurieux... Ont-elles donc la vertu si facile, ou leurs compagnons possèdent-ils tous des âmes de muletiers ?... (Se levant.) Ouf ! Vive l'Amérique, mon vieux Bartlett !...

GONTIER. — Il n'est pas dans nos habitudes, en effet, de laisser un jeune homme et une jeune fille se promener ensemble. Mais pour ta cousine, il y a une raison à son refus. J'ai appris qu'elle était fiancée à M. Maxime Gobret.

CHARLES. — A ce jeune imbécile.

GONTIER. — A ce jeune homme.

CHARLES. — Elle est plus bête que je ne croyais...

Scène IV

GONTIER, BARTLETT, GENEVIÈVE, MARTHE, puis JEAN

GENEVIÈVE, entrant la première, un rouleau de musique à la main. — Bonjour, mon oncle ! Bonjour, monsieur Bartlett ! Bonjour, mon cousin !

BARTLETT. — Justement, il parlait de vous.

GONTIER, à Marthe, après des salutations. — Mon frère ne vous accompagne pas ?

MARTHE. — Il nous suit. Il a eu besoin de téléphoner à Paris... Nous venons vous faire, et à vous aussi, messieurs, notre invitation officielle pour notre petit bal d'enfants...

GONTIER. — Vous nous permettrez de vous offrir chacun un lot pour votre tombola... Bartlett les a apportés de Paris.

BARTLETT. — Ils seront ici tout à l'heure. Vous verrez, madame, il y a une surprise.

MARTHE. — Tous mes remerciements...

JEAN, entrant. — M'sieu ! M'sieu ! Le brochet ! Il y est...

GONTIER. — Vrai !... Viens, Bartlett... Madame, venez...

JEAN. — Et un beau... la ligne est tirée jusqu'au milieu de la rivière...

GONTIER. — Ça doit être le gros ! Venez ! Venez tous ! (En sortant.) Voilà quatre fois qu'il me casse ! (A Marthe.) Vous allez voir, madame, une bête de trente livres au moins.

Sortent Gontier, Bartlett, Marthe et Jean.

Scène V

GENEVIÈVE, CHARLES

GENEVIÈVE. — Vous êtes toujours fâché, mon cousin ?

CHARLES. — Oui.

GENEVIÈVE. — Parce que je n'ai pas voulu aller me promener seule avec vous ?

CHARLES. — Oui.

GENEVIÈVE. — Il n'y a pas de quoi... Tenez, je suis plus gentille que vous, moi... Je vous ai apporté quelque chose...

Elle lui montre un rouleau de musique qu'elle a à la main.

CHARLES. — De la musique ?

GENEVIÈVE. — Ce sont des chansons canadiennes.

CHARLES. — Des chansons canadiennes !

GENEVIÈVE, en défaisant le rouleau. — Vous ne vous rappelez pas ? Vous avez parlé, un jour, de votre mère, qui était Canadienne, et des chansons de ce pays avec lesquelles elle vous berçait... Vous disiez qu'elles étaient d'une si jolie mélodie, alors, je les ai

fait venir... par curiosité... et je les ai apportées pour les jouer sur votre vieux clavecin.

CHARLES. — Voyons... (Feuilletant.) *La Belle Française... Isabeau... Gai le rosier... Vive la Canadienne !*

GENEVIÈVE. — C'est celle-là dont vous m'avez dit qu'elle était l'hymne national canadien.

CHARLES, en feuilletant. — L'hymne national, non : l'hymne offficiel est le : *Good save the King ;* mais : *Vive la Canadienne !* est le vrai chant populaire. Depuis l'enfant jusqu'au vieillard, tout le monde le sait, et il n'est pas de solennité familiale où il ne soit chanté par tous.

GENEVIÈVE. — Je voulais vous faire la surprise de vous le jouer un jour.

CHARLES. — N'attendez pas plus longtemps.

Charles retire ses lunettes.

GENEVIÈVE, avant de se mettre au piano. — Vous retirez vos lunettes ? Vous allez me trouver bien curieuse. Il y a quelque chose que je ne m'explique pas...Quand vous voulez voir de loin, vous retirez vos lunettes. Quand vous voulez voir de près, vous les retirez aussi. Alors à quoi vous servent-elles ?

CHARLES. — A rien. Seulement, sans mes lunettes, j'ai l'air trop jeune.

GENEVIÈVE. — Vous êtes beaucoup mieux quand vous ne les avez pas. (Elle s'approche du piano et s'installe. Derrière elle, sans être vu, Charles va pour remettre ses lunettes. Il hésite, regarde Geneviève, puis les tord et les met dans ses poches. Geneviève, tout en jouant, cris de surprise.) Ah !... ah !... Mais !... mais oui !...

CHARLES. — Quoi donc ?

GENEVIÈVE, continuant. — Attendez... il n'y a pas de doute.

CHARLES. — Eh bien !

GENEVIÈVE, s'arrêtant. — Eh bien, votre chant canadien, savez-vous ce que c'est ?

CHARLES. — Dites ?

GENEVIÈVE. — C'est une ronde des petites filles de la Saintonge... Ecoutez... Ce sont d'autres paroles, naturellement et un autre mouvement : (Elle chante.)

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Par derrièr' chez mon père
Lui y a t'un pommier doux
Lui y a t'un pommier doux, doux, doux
Lui y a t'un pommier doux.

Les trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, vole,
Les trois filles d'un prince
Sont endormies dessous
Sont endormies...
Etc...

Nos amants sont en guerre,
Vole, mon cœur, vole,
Nos amants sont en guerre
Ils combattent pour nous
Ils combattent...
Etc...

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon cœur, vole,
S'ils gagnent la bataille
Ils auront nos amours
Ils auront...
Etc...

Et le dernier couplet, c'est :

Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent,
Vole, mon cœur, vole,
Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours

CHARLES. — Quelle gentille attention vous avez eue de vouloir me faire entendre cette chanson de ma première enfance... Et vous avez pris la peine d'écrire à Montréal.

GENEVIÈVE. — Il a bien fallu, on ne la trouve pas à Paris. (Un silence.)

CHARLES. — Cette France si décriée possède tout de même une singulière puissance de rayonnement. Les rondes de ses petites filles font battre à l'unisson tous les cœurs d'un peuple qui vit à quinze cents lieues d'ici.

GENEVIÈVE. — N'est-ce pas, c'est joli ?... Je suis contente que vous disiez cela.

CHARLES, reprenant son air froid et agressif. — Oui. Cette chanson m'a fait oublier de vous présenter toutes mes félicitations pour votre prochain mariage.

GENEVIÈVE. — Mon prochain mariage ?

CHARLES. — Avec M. Maxime Gobret ?

GENEVIÈVE. — Entre les fiançailles et le mariage il y a encore de la place pour... bien des choses... Mais vous avez raison de me féliciter.

CHARLES. — Je vous ai vue deux ou trois fois en sa compagnie ; je vous fais aussi mon compliment sur la façon dont vous avez su jusqu'ici dissimuler votre passion.

GENEVIÈVE. — Ma passion ?

CHARLES. — Oui.

GENEVIÈVE. — Il y a beaucoup de mariages sans passion.

CHARLES. — Je ne les comprends pas. Vous m'excuserez : je ne suis pas encore habitué aux mœurs du vieux continent.

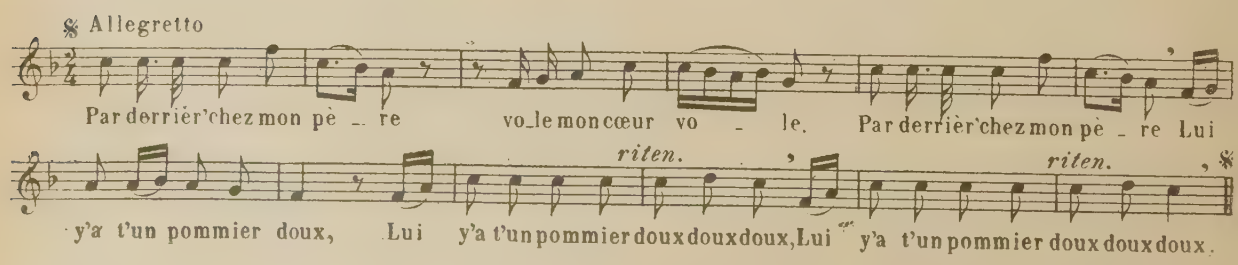
GENEVIÈVE. — Ce n'est pas du nouveau monde que vous venez, c'est de l'autre. Je fais ce qu'ont fait ou ce que vont faire la plupart de mes amies.

CHARLES. — Même celles qui sont jolies ?

GENEVIÈVE. — La beauté ne rend pas les jeunes gens plus empressés lorsqu'il s'agit de mariage. On peut même ajouter : au contraire.

CHARLES. — Il y a là sans doute encore une finesse qui m'échappe.

GENEVIÈVE. — Aucune. Les jeunes gens raisonnent aujourd'hui de la façon suivante : « Plus une jeune fille est jolie, se disent-ils, plus elle désirera, après la noce, mettre sa beauté en évidence, plus elle sera coquette et par conséquent coûteuse. »



CHARLES. — J'ai entendu dire que vous aviez en France une institution nationale : la dot.

GENEVIÈVE, qui s'énerve. — De même que nous assistons au krack de la beauté, on constate celui des dots de cent mille francs. Les mêmes jeunes gens savent que cent mille francs, c'est trois mille francs de rente, pas plus, et qu'une personne apportant cette dot aura pour plus de trois mille d'exigences annuelles.

CHARLES. — On m'avait affirmé que les jeunes filles françaises ignoraient l'arithmétique.

GENEVIÈVE, un peu amère. — Depuis peu, les jeunes Français la leur ont apprise.

CHARLES. — Et c'est pour cela qu'elles épousent comme vous le premier venu.

GENEVIÈVE, qui s'est reprise un peu. — Le premier venu, Maxime !... Maxime, le premier venu !... Eh bien, si vous saviez l'ensemble de qualités qu'il faut réunir pour être admis à l'honneur de solliciter ma main, vous changeriez d'avis, mon beau cousin !

CHARLES. — Je ne demande qu'à les connaître.

GENEVIÈVE. — J'en sais la liste par cœur et la voici : (D'un trait, comme une leçon). Vingt-six ans, bien portant, une situation, famille honorable, sans hérédités pathologiques, être résolu à habiter Paris et aimer la campagne.

CHARLES, l'arrêtant. — Pas si vite ! Pas si vite ! Vous dites : ... (Il tire un carnet de sa poche et écrit.) Recommençons... Vous dites : vingt-six ans. C'est une qualité commune... Bien portant, c'est déjà plus rare. Après ?

GENEVIÈVE. — Avoir une situation.

CHARLES. — M. Maxime en a une ?

GENEVIÈVE. — Parfaitement. Oh ! sans avenir, mais stable. Attendez. Il est d'une famille honorable. De plus... Il faut qu'on habite Paris et accepter la campagne.

CHARLES. — Pourquoi ?

GENEVIÈVE. — Parce que marraine souffrirait de se séparer de moi.

CHARLES. — Marraine... Je voulais vous demander Pourquoi ne dites-vous pas maman à Mme Gontier.

GENEVIÈVE. — Elle ne l'a pas voulu par délicatesse, par respect pour le souvenir de ma vraie mère, qui est morte et qu'elle a remplacée.

CHARLES. — C'est joli... Et elle vous impose cette condition de rester auprès d'elle ?

GENEVIÈVE. — Non, cette condition-là, c'est moi qui l'ai ajoutée.

CHARLES. — Voilà ce que c'est que d'aimer sa marraine.

GENEVIÈVE. — Bravo, Peau-Rouge, vous vous formez !

CHARLES. — Et c'est tout ?

GENEVIÈVE. — C'est tout.

CHARLES. — Vous avez oublié un point.

GENEVIÈVE. — Non.

CHARLES. — Si. Cherchez.

GENEVIÈVE. — Je suis certaine d'avoir tout dit.

CHARLES. — Vous n'avez pas demandé que votre fiancé fût amoureux de vous.

GENEVIÈVE, nerveuse. — L'amour, à nos âges, ça ne se porte plus.

CHARLES. — Oh !

GENEVIÈVE. — Je veux dire : pas encore. Il n'est plus d'amoureux que de quarante-deux ans.

CHARLES. — L'âge d'Arnolphe.

GENEVIÈVE. — Vous l'avez dit, mais c'est un lieu commun.

CHARLES. — Pourquoi ?

GENEVIÈVE. — Depuis plusieurs années déjà, tout le monde a convenu qu'aujourd'hui c'est Horace qui aurait tort.

Rire un peu nerveux.

CHARLES. — Cela vous fait rire ?

GENEVIÈVE. — On a décidé de ne plus rien prendre au tragique.

CHARLES. — C'est du propre.

GENEVIÈVE. — Comme vous dites.

CHARLES. — C'est à pleurer.

GENEVIÈVE. — On ne pleure plus.

Elle éclate en sanglots qu'elle contient tout de suite.

CHARLES. — Qu'est-ce que vous avez ? Oh ! pardon !

GENEVIÈVE, se reprenant. — Vous voilà bien avancé !

CHARLES. — Moi, qui vous croyais sans cœur !

GENEVIÈVE. — J'en ai un tout de même... mais je ne l'avoue pas puisque c'est ridicule... (Tout en se calmant, s'essuyant les yeux et se remettant un peu de poudre avec la houpette cachée dans le mouchoir.) C'est imbécile de pleurer comme ça... C'est ce vieux fonds de sensibilité qui ne veut pas disparaître... Nous tenons ça de nos arrière-grand'mères, du temps des diligences... On sait bien que c'est bête.

CHARLES. — Vous êtes très malheureuse, ma cousine.

GENEVIÈVE. — Mais, pas du tout ! pas du tout ! (Tout à fait remise.) C'est fini... Je vous demande pardon... J'étais un peu énervée.

CHARLES. — Comme je vous plains !

GENEVIÈVE, très loyale, très franche, très sincère. — Voilà justement l'erreur ! C'est une erreur ! Ne me plaignez pas... Je m'en veux de vous avoir donné à penser que je suis à plaindre ! Ce sont mes maudits nerfs qui sont les coupables ! Je vous affirme que mon sort est celui de la plupart de mes semblables, et que nous nous y résignons très facilement. (Raisonnable.) Non... Dès qu'une jeune fille a trouvé chez un fiancé certains rapports de situation, des garanties d'honorabilité, etc... de sympathie aussi, bien entendu, elle peut l'épouser.

CHARLES. — Sans amour ?

GENEVIÈVE. — Sans amour.

CHARLES. — Il sera toujours temps, une fois mariée, d'en aimer un autre.

GENEVIÈVE. — Mais non ! Mais non ! Mais non ! Vous voilà encore avec vos idées toutes faites. Je ne dis pas que cela n'arrive jamais... seulement cela arrive beaucoup plus dans les romans que dans la réalité.

CHARLES. — Alors, vous n'aimerez jamais ?

GENEVIÈVE, très sincère. — Pourquoi donc ? Qui vous dit que je ne me prendrai pas d'amour pour mon mari, lorsque je le connaîtrai. J'ai deux amies à qui cela est arrivé. Et elles sont fort heureuses. Et le cas est fréquent.

CHARLES. — Et si vous ne l'aimez pas ?

GENEVIÈVE, la tête haute. — Je ferai comme les autres. Je tâcherai d'être une associée loyale et dévouée, une compagne gaie — et consolatrice au besoin. Si j'ai le mérite d'avoir fait quelque sacrifice, je m'en récompenserai moi-même par un peu de fierté... Et quand j'aurai des enfants, je les aimerai comme une bête.

CHARLES. — Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous allez faire en vous mariant sans aimer et sans être aimée. Cela est tellement opposé aux usages de mon pays que je ne puis le comprendre.

Encore une fois, réfléchissez. Qu'est-ce que cette réunion, si l'amour n'est pas là, pour nous rendre aveugles lorsqu'il le faudra ? Vous n'y avez donc jamais pensé à tout cela ? Mais c'est abominable.

GENEVIÈVE. — Je me suis efforcée de n'y pas penser.

CHARLES. — Comment avez-vous pu vous laisser engager ?

GENEVIÈVE, comme à elle-même. — Est-ce qu'on sait ?... Un jour, les parents, qui ont peur d'être égoïstes et d'avoir l'air de garder leur fille pour eux-mêmes, se décident à lui parler de tel ou tel jeune homme, qu'on leur a présenté comme un mari possible. On en refuse un ou deux, puis on s'inquiète, on consent à une rencontre. Il y en a une seconde, on est comme endormie peu à peu, puis la chose s'ébruite ; on n'a pas le courage de se reprendre, on a peur de tout, du chagrin des parents, des cancans, et l'on arrive à la veille du mariage sans s'apercevoir du chemin que l'on a fait. Et l'on s'efforce de sourire pour ne pas qu'on vous plaigne, et l'on s'excite à se trouver heureuse. On y parvient en fuyant les occasions d'être seule avec soi-même. On pense à ses robes, et l'on discute avec les couturières. Pourquoi m'avez-vous forcée à vous avouer toute cette tristesse ? Est-ce que, tôt ou tard, il ne faudra pas en arriver là ?

CHARLES. — Mais non ! Pourquoi ! Mais pourquoi ?

GENEVIÈVE. — Il n'y a plus de jeunes gens.

CHARLES. — Qu'en savez-vous ?

GENEVIÈVE. — Je le vois bien autour de moi !

CHARLES, animé. — Eh bien, s'il n'y a plus de jeunes gens en France, on attend qu'il en vienne de l'étranger, voilà tout. (Le mot lui a échappé. Il se reprend) Allons, ma cousine, faites un effort d'indépendance... Ne laissez pas faire ce mariage.

GENEVIÈVE. — Autant celui-là qu'un autre.

CHARLES. — Mais c'est monstrueux !

GENEVIÈVE. — Vous êtes jeune.

CHARLES. — Et je m'en vante. Et je vous plains de ne plus l'être.

GENEVIÈVE. — Merci.

CHARLES. — Après tout, si cela vous plaît...

GENEVIÈVE. — Il faut bien le croire que cela me plaît.

CHARLES. — Alors, je vous demande pardon de mon insistance. Si vous ne valez pas mieux que cette union, faites-la donc ! Je ne sais pas ce que vous attendez... Je vous souhaite bien du bonheur.

Entrent Gontier, Bartlett et Marthe.

Scène VI

LES MÊMES, GONTIER, MARTHE, BARTLETT

CHARLES, à Gontier. — Eh bien, mon père, et ce brochet énorme...

GONTIER. — Fiche-moi la paix... Encore cassé ! Une bête ! Vous l'avez vue !... Ne parlons plus de cela... (A Marthe.) Je vous disais, madame, que, s'il vous manquait encore quelques branches de feuillage pour l'ornementation de votre fête, vous rendriez service à mes arbres qui sont trop touffus, en les prenant ici...

MARTHE. — Ma foi, j'accepte avec plaisir...

GONTIER. — Mademoiselle, vous n'auriez qu'à donner des ordres à mon imbécile de domestique...

Entrent Husson, Serget et Pierre.

Scène VII

LES MÊMES, PIERRE, HUSSON, SERGET

GONTIER. — Ah ! voilà notre monde...

Salutations. Présentations de Bartlett à Husson et Serget.

MARTHE, bas, à Pierre. — Eh bien...

PIERRE. — Je ne suis pas très content... Mais tout s'arrangerait si je pouvais décider Bartlett... Je lui demanderai un rendez-vous pour demain.

Marthe va saluer Husson et Serget.

MARTHE, à Bartlett. — Vous n'êtes pas trop fatigué du voyage, monsieur... Je vous demande cela, je suis un peu simple, il n'y a qu'à vous regarder pour voir que la fatigue n'a pas de prise sur vous.

BARTLETT, fier du compliment. — Madame... vous me flattez... vous...

MARTHE. — Vous avez eu une bonne traversée ?

BARTLETT. — Celle d'Amérique ?

MARTHE. — Non, je sais qu'il y a un mois vous avez eu une mer calme. Je parlais de...

BARTLETT. — Celle du pas de Calais ? On n'a même pas le temps de s'apercevoir qu'on est sur mer.

MARTHE. — Vous êtes admirable... J'espère que, cette fois, vous n'allez pas être rappelé par une vilaine dépêche et que nous aurons le plaisir de vous voir souvent.

BARTLETT. — Je ne veux pas vous ennuyer.

MARTHE. — Mais je vous assure que vous ne m'ennuierez pas, au contraire...

BARTLETT, troublé. — Madame... (Marthe s'éloigne. A part.) Suis-je un fat ou un imbécile ?

MARTHE, à Gontier. — Alors, monsieur, nous allons dévaliser votre jardin.

GONTIER. — C'est cela... Nous n'en avons pas pour longtemps. Vous retrouverez votre mari ici.

MARTHE. — Merci. (Elle sort avec Geneviève.)

Scène VIII

GONTIER, CHARLES, BARTLETT, HUSSON, SERGET, PIERRE

HUSSON et SERGET, à Bartlett, le regardant curieusement. — Alors, monsieur est Américain ?

GONTIER. — M. le comte n'est pas avec vous ?

SERGET. — Je ne crois pas qu'il vienne. On m'a dit qu'il était allé à la réunion du comité socialiste.

GONTIER. — Pas possible !

HUSSON. — Oui ! Il m'a donné une lettre pour vous.

GONTIER, après avoir lu. — Bon !... Eh bien, il va entendre ses vérités, le comité socialiste !

SERGET, à Bartlett. — Et il y a longtemps que vous êtes en Europe, monsieur ?

BARTLETT. — Un mois.

HUSSON. — Vous avez passé plusieurs jours à Paris ?

BARTLETT. — Plusieurs jours.

SERGET. — Quelle impression la France vous a-t-elle produite ?

GONTIER. — Il ne faut pas demander cela, mon cher ami ; vous embarrassez M. Bartlett qui est trop poli pour pouvoir être franc.

BARTLETT. — Je vous assure...

TOUS, protestant. — Mais non... mais non...

SERGET. — Nous ne sommes plus au temps où les Français déclaraient leur pays le premier du monde.

Serget. Husson. Charles, Gontier. Pierre. Bartlett.

Gontier : *Monsieur le maire, lorsque les journaux démolissent le gouvernement, je les crois sur parole ! ».*

HUSSON, à Bartlett. — Parlez-nous franchement.

SERGET. — Nous savons entendre nos vérités... certains d'avance qu'elles ne seront pas flatteuses..

BARTLETT. — Mon Dieu, puisque vous insistez... Evidemment, ça ne vaut pas l'Amérique.

GONTIER. — Parbleu !

SERGET. — Nous le savons.

HUSSON. — Personne ne songe à faire une telle comparaison.

BARTLETT. — Mais il m'a semblé, tout de même, que la France était un beau pays.

CHARLES. — Vous ne savez pas le charme de votre ciel et de vos horizons... parce que vous les voyez tous les jours. Je n'avais pas fait une heure de chemin de fer en quittant le Havre que ce charme opérait.

GONTIER. — Comment ?

CHARLES. — A une petite gare où un signal avait fait arrêter notre express, un homme arrosait des fleurs, pour le seul plaisir de ses yeux et de ceux des passants. Je l'aurais embrassé ! Il distribuait de l'eau sur les géraniums et les roses avec les gestes paisibles et attentifs de ceux qui rendent un culte. Pour la première fois de ma vie je voyais quelqu'un en plein air qui ne courait pas après le dollar...

BARTLETT. — Mais oui, mais oui... Et c'est tout de même un pays riche.

GONTIER. — Riche !... Autrefois !...

HUSSON, à Bartlett. — Dites-nous franchement vos impressions ?

BARTLETT. — C'est que voilà, elles sont très favorables...

PIERRE. — Et vous craindriez de désobliger ces messieurs ?

SERGET. — Vous êtes d'une courtoisie charmante. Tout de même, en quittant votre pays, aux grands espaces, aux grandes énergies, le nôtre a dû vous paraître bien étriqué, disons le mot : bien mesquin.

BARTLETT. — Pas autant que vous le dites.

HUSSON. — Mais si... Mais si...

BARTLETT. — Mais non..

TOUS, sans force. — Mais si.. Mais si...

SERGET. — En Angleterre, encore...

GONTIER, admiratif. — Ah ! les Anglo-Saxons !...

SERGET, de même. — Ah ! les Anglo-Saxons !...

TOUS, les yeux au ciel ou avec une admiration contenue. — Les Anglo-Saxons !...

BARTLETT. — Nous n'avons pas votre ciel et nous n'avons pas non plus vos monuments... Je viens de passer huit jours à Paris... j'ai été émerveillé... Les Invalides... L'Arc de triomphe... Notre-Dame !... A propos... pourriez-vous me dire — je n'ai pas pu le savoir — combien a coûté Notre-Dame ?

HUSSON. — Je vous avoue que je ne le sais pas.

CHARLES. — Où pourrait-on se procurer ce renseignement ?

SERGET. — Mais personne n'en sait rien.

BARTLETT. — Chez nous on le saurait.

SERGET. — Ah ! les Anglo-Saxons !

BARTLETT. — Vraiment, messieurs, vous me gênez, vous me rendez confus... Je n'ai jamais entendu dire autant de bien des Anglo-Saxons que depuis mon arrivée en France... même dans leur pays... Et pourtant, ils ne s'oublient pas dans la distribution des récompenses.

HUSSON. — Nous savons maintenant rendre justice aux autres.

SERGET. — Nous ne sommes plus assez naïfs pour être orgueilleux. On commence à voyager, et l'on compare.

PIERRE. — C'est encore de l'orgueil national, tout de même, mais à rebours.

GONTIER, commençant un récit. — Eh bien, monsieur le maire... je vais te raconter...

PIERRE, conciliant. — Ne pourrais-tu pas dire «Pierre» tout simplement ?

GONTIER, plus grognon que méchant. — Non pas... Tu es monsieur le maire... Je veux t'apprendre, monsieur le maire, le dernier exploit de tes amis... (Il va chercher des journaux sur sa table.) C'est dans un journal de ce matin... Ce n'est pas dans *l'Univers*, ce n'est pas dans *le Gaulois*...

HUSSON, prenant le troisième journal *l'Intransigeant* sur la table où Gontier l'avait posé. — Comment, monsieur Gontier, vous, un royaliste, vous lisez ce journal-là ?

GONTIER. — Mais c'est le meilleur !... La preuve c'est qu'il a osé, le premier, faire la révélation dont je vous parle... Lisez : (Il lit.) « Le président du Conseil a reçu de l'étranger un pot de vin d'un million... »

PIERRE. — Ne comprends-tu pas que c'est une façon spirituelle de dire que le gouvernement soutient un projet auquel le journal est hostile ?

BARTLETT. — Eh bien, quelqu'un qui aurait cet esprit-là, en Amérique, serait condamné à payer vingt mille dollars, s'il ne pouvait prouver qu'il a dit vrai.

PIERRE, à Gontier. — Il ne faut pas croire tout ce que disent les journaux.

GONTIER. — Monsieur le maire, lorsqu'ils démolissent le gouvernement, je les crois sur parole.

HUSSON. — Et nous sommes beaucoup comme ça.

GONTIER. — Moi, voyez-vous, chaque nouvelle faute, chaque nouveau crime de nos gouvernants me transporte d'aise, me cause une joie énorme... énorme... Je me frotte les mains et je dis : tant mieux ! tant mieux. Ils n'en feront jamais assez... Ça marche ! Plus ils en feront et plus tôt viendra la fin de la corruption.

PIERRE. — Pardon... La corruption...

GONTIER. — Monsieur le maire, je dis que la corruption de la République...

HUSSON. — Elle n'est pas moins grande que la corruption de la royauté...

GONTIER. — Je vous demande pardon.

HUSSON. — Ou de l'empire.

GONTIER. — Monsieur.

SERGET. — Non, monsieur.

BARTLETT, à Pierre. — Qu'est-ce qu'il y a ?

PIERRE. — Ils se disputent, parce qu'ils ne sont pas d'accord sur le moment de la plus basse corruption de leur pays.

BARTLETT. — Il faut reconnaître que les Français ne laissent vraiment plus rien à dire à leurs ennemis.

GONTIER. — Dans la mélasse, je vous dis !... Je ne sais pas si je me fais suffisamment comprendre ; nous sommes dans la mélasse !... Et j'ajoute que nous y sommes jusqu'au cou !... Dans dix ans, nous serons au niveau de la République de Saint-Marin : Plus d'autorité !... plus de richesse !... Rien, rien... rien que le vice et la misère !

PIERRE, tranquillement. — Tout de même, mon cher monsieur Bartlett, vous avez pu voir, rien que par la portière du wagon, des usines avec de la fumée, des terres avec des moissons et des gens qui ne paraissaient ni des vicieux, ni des affamés. Oui, je t'assure, Philippe, qu'il y a encore des parties du pays hors de la mélasse. Tu ne sais pas, Gontier, le tort que nous nous faisons par ce perpétuel dénigrement.

GONTIER. — Ce n'est pas mon pays que je dénigre, c'est son gouvernement.

PIERRE. — Je connais la subtilité. Tu es comme le fils du premier lit qui injurie le second mari de sa mère. C'est lui que tu vises, c'est elle que tu atteins. Il y a des voisins qui écoutent nos querelles de famille. Ils vous croient sur parole. Et c'est pour cela qu'ils deviennent arrogants. Vous aurez désigné le beau-père au dédain, c'est à votre mère qu'on manquera de respect.

GONTIER. — Je saurais la défendre.

PIERRE. — Mieux vaudrait qu'elle n'eût pas été attaquée.

GONTIER. — Toi, tu es un communard !

Entre Jean portant des paquets, puis Marthe et Geneviève.

Scène IX

LES MÊMES, JEAN, MARTHE, GENEVIÈVE

JEAN. — Voici les colis du chemin de fer...

MARTHE. — Geneviève n'a pu résister à la tentation de les voir tout de suite.

On commence à déballer.

GONTIER, à qui Husson vient de dire un mot à l'oreille. — Oh ! oui, il faut que vous preniez votre train... Excusez-moi, mesdames, c'est l'heure de notre réunion... Nous n'en avons pas pour bien longtemps...

BARTLETT, tout en déballant. — Ne vous battez pas...

GONTIER, pendant sa sortie. — Quoi ?

BARTLETT. — Charles m'a dit que chaque fois que vous parliez politique...

GONTIER. — Charles se trompe.

CHARLES. — Oh !

GONTIER. — Viens avec nous. Tu verras.

CHARLES. — Oui, j'aime mieux...

Tout le monde sort, sauf Bartlett, Geneviève et Marthe.

Scène X

BARTLETT, GENEVIÈVE, MARTHE

BARTLETT. — Celui-là, c'est le lot de Gontier.

GENEVIÈVE. — Un polichinelle... Oh ! qu'il est joli !...

BARTLETT. — Le mien est bien plus beau... Le voici, c'est un jouet mécanique, de fabrication américaine... une cigale qui marche et chante... en battant des ailes... Vous allez voir... (Il la remonte. Le jouet, posé à terre, reste immobile.) Tiens ! Elle a été cassée pendant le trajet... Je vois ce que c'est... Une petite soudure... Voulez-vous m'excuser, mesdames ?... Je me souviens... J'ai, là, tout ce qu'il me faut... Un moment...

Il sort avec son jouet.

Scène XI

MARTHE, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE. — Veux-tu, marraine, je vais rentrer... pour m'occuper de faire placer les branchages... Je t'en prie... nous ne serions pas prêtes pour demain...

MARTHE. — Qu'est-ce que tu as ?... Tu es toute drôle, depuis tout à l'heure...

GENEVIÈVE. — Oui... j'aime mieux...

MARTHE. — Tu n'es pas malade ?...

GENEVIÈVE. — Non... Tu diras que le soleil m'a donné la migraine... Et puis... il faut que je te dise... Je viens de prendre une décision... Je ne veux plus épouser M. Maxime Gobret...

MARTHE. — Comment ?

GENEVIÈVE. — Je ne veux plus... Je suis bien décidée à ne pas me marier.

MARTHE. —Mais... en voilà une aventure !... Qu'est ce que je dirai aux parents ?

GENEVIÈVE. — Oh ! tu trouveras bien... N'importe quoi...

MARTHE. — N'importe quoi... Tu es admirable... Nous reparlerons de cela...

GENEVIÈVE, sortant. — Non... A tout à l'heure.

Marthe, seule, reste pensive, puis regarde le polichinelle. La porte de gauche s'entr'ouvre et laisse passage à la cigale mécanique, que suit Bartlett en mettant la seconde manche de son veston.

Scène XII

MARTHE, BARTLETT

BARTLETT. — *Go on !* Elle marche ! Voilà ! Ce n'était pas plus malin. . Hop... Comment, vous êtes toute seule, madame ?

MARTHE. — Vous voyez.

BARTLETT, allant reporter le jouet dans le bureau et revenant aussitôt. — Allez dormir, jusqu'à demain, *grass-hopper !* insecte ! (Revenant.) Je ne vous savais pas seule...

MARTHE. — Vous êtes vraiment bien aimable de vous être donné autant de mal pour réparer cette mécanique.

BARTLETT. — Ça m'amuse, ce genre de travail. Seulement, elle ne parle plus... Tout à l'heure, elle parlait...

MARTHE. — Ne vous désolez pas... C'est très joli, même sans parler...

BARTLETT. — Vous vous moquez de moi... Attendez... Je vous en prie... J'en ai pour un moment... Je vous en prie... Une minute... D'ailleurs, cela n'empêche pas de causer...

Il s'assied, prend la cigale sur ses genoux et cherche à la réparer.

MARTHE. — Comment ! vous savez réparer cela... Je ne vous connaissais pas ce talent...

BARTLETT. — J'ai été mécanicien.

MARTHE. — Oui ?

BARTLETT. — Mais oui, madame... Chez nous, on ne rougit pas d'avoir travaillé de ses mains... Je vois ce que c'est...

MARTHE. —J'ai toujours pensé que, si l'on pouvait associer l'énergie américaine et l'ingéniosité à la faculté de création française, on obtiendrait des résultats merveilleux.

BARTLETT, tout en travaillant. — Nous n'avons pas besoin d'associés... C'est un ressort qui est sorti de l'encoche contre laquelle il doit buter.

MARTHE. — Mon mari m'a dit que nous aurions le plaisir de vous voir demain chez nous... Il vous en a parlé ?

BARTLETT. — Pas encore.

MARTHE. — Je l'avais mal compris...

BARTLETT, tout à son travail. — Si je disposais des outils nécessaires... seulement une paire de tenailles...

MARTHE. — Vous êtes vraiment trop bon de vous donner autant de mal. Vous arrangerez cela plus tard.

BARTLETT. — Non, non, non... Demain ? Ah ! c'est impossible. Je vais à Lyon.

MARTHE. — Mais au moins, vous serez de retour dimanche ?

BARTLETT. — Je reviendrai samedi matin.

MARTHE. — Certainement ?... Je serais désolée si vous n'assistiez pas à notre petite fête. Je vous assure, j'en serais désolée.

BARTLETT. — Cela vous serait tout à fait indifférent.

MARTHE. — Vraiment non.

BARTLETT. — Vraiment ?

MARTHE. — Vraiment.

Bartlett regarde Marthe occupée ailleurs. Il se remet au travail.

BARTLETT. — C'est très important ce que monsieur votre mari avait à me dire ?

MARTHE. — Ah ! très important... non...

BARTLETT, tout à sa réparation. — Je n'y réussirai pas... Attendez...

MARTHE. — Laissez donc cela. Je vous affirme que, même silencieux, c'est encore très bien.

BARTLETT. — C'est fait pour chanter, ça chantera. Je suis très entêté.

MARTHE. — La ténacité est une des vertus de votre race, qui n'est plus à les compter... Je suis certaine que vous trouverez de l'intérêt à visiter l'usine. Un de vos compatriotes, qui est venu il y a quelque temps, n'a pas ménagé ses éloges à mon mari... Vous ne regretterez pas votre temps.

BARTLETT. — Parce que...

MARTHE. — Parce que je ne doute pas qu'avec votre intelligence...

BARTLETT. — Revenant de Lyon la veille, je serai peut-être un peu fatigué pour examiner des mécaniques.

MARTHE. — Vous, fatigué ?

BARTLETT. — Hé ! hé ! Je vais avoir cinquante ans.

MARTHE, sans aucune intention et en regardant autre part. — C'est vous qui le dites... Et puis, un homme d'affaires comme vous, un homme pratique.

Nouveau regard de Bartlett.

BARTLETT, qui a repris son travail. — Madame... oserais-je vous demander... Je n'ai que deux mains, et il m'en faudrait trois... Voudriez-vous être assez aimable pour me tenir l'objet, pendant que je replacerai cette petite vis...

MARTHE. — Volontiers...

Elle s'approche, tient la cigale. Il la regarde, s'arrête subitement et lui reprend le jouet qu'il pose sur la table.

BARTLETT, à lui-même. — Décidément, c'est sot, que je suis...

MARTHE. — Comment ?

BARTLETT. — Rien. Je me reproche ma sottise.

MARTHE. — Vous y renoncez ?

BARTLETT. — Oui. Je me reproche ma sottise de m'intéresser à ce joujou lorsque vous êtes là, et d'y occuper mes regards, tandis que je ne devrais que vous admirer.

MARTHE. — M'admirer !

BARTLETT. — Je vous trouve si élégante, si jolie...

MARTHE. — Combien je regrette que mon mari ne soit pas là pour vous entendre.

BARTLETT, à mi-voix. — Bah !

MARTHE. — Vous lui feriez grand plaisir, parce qu'il a pour moi la plus indulgente des affections, et qu'il est heureux lorsqu'on dit de moi du bien, même immérité.

BARTLETT. — Oui.

MARTHE. — C'est un si excellent homme.

BARTLETT. — Oui.

MARTHE. — Travailleur infatigable... et, d'après ce que j'ai surpris, il paraît (bien que sa modestie le cache) qu'il est un savant, un vrai savant.

BARTLETT. — Oui.

Marthe : « *Monsieur, il ne faut pas juger les femmes françaises d'après nos romans, d'après nos pièces de théâtre...* »

MARTHE. — Je vous le disais tout à l'heure, un étranger qui est venu il y a quelque temps s'est déclaré émerveillé par l'ingéniosité des procédés qu'il a appliqués dans son usine.

BARTLETT. — Oui.

MARTHE. — Vous n'êtes pas de cet avis ?

BARTLETT. — Ce qui m'émerveille en lui, c'est vous... Dès que je vous ai vue, j'ai été ébloui. Je vous l'ai dit.

MARTHE. — En français et en anglais.

BARTLETT. — Je l'étais dans les deux langues.

MARTHE. — Comme on a raison de n'en savoir qu'une !

BARTLETT. — Et cet éblouissement m'a conduit à une passion...

MARTHE, riant. — Monsieur Bartlett.

BARTLETT. — Madame.

MARTHE. — Si vous parliez d'autre chose ?

BARTLETT. — Je ne trouve pas d'autre sujet.

MARTHE. — La pluie et le beau temps, en voilà un que je vous livre.

BARTLETT. — Comme vous êtes cruelle !

MARTHE. — Horriblement.

BARTLETT. — Je vous parais donc bien ridicule, bien grossier, bien repoussant ?

MARTHE. — Non.

BARTLETT. — Alors ?

MARTHE, riant toujours. — Cet « alors » est extraordinaire !

BARTLETT, s'approchant. — Soyez bonne.

MARTHE. — Je le serai extrêmement. Je vois là du papier et de l'encre. Je vais vous copier la recette du cocktail que je vous ai promise. Vous voyez que j'ai de la mémoire.

BARTLETT. — Quelle démarche ! Quelle harmonie dans vos gestes ! Quelle grâce...

MARTHE, à part. — Oh ! mais il est rasant ! (Haut.) Que je me rappelle bien... « Sirop de gentiane concentré »...

BARTLETT. — Vous écrivez bien.

MARTHE, toujours sans se fâcher. — Eloignez-vous... je ne sais pas si j'écris bien, mais je sais que je ne puis pas écrire quand on me regarde. (Elle écrit.) Le produit que j'indique ici « gentiane des Alpes » est assez difficile à se procurer. Mais ne vous rebutez pas... Voilà.

BARTLETT. — Voyons...

Il se penche vers elle et cherche à l'embrasser dans le cou.

MARTHE, se levant sans grands gestes ni déclamation. — Ah ! ça ! qu'est-ce qui vous prend ?... Vous devenez fou ! ou vous êtes gris... Où donc vous croyez-vous ?

Elle est émue, offensée, debout à la cheminée, elle essuie une larme. Elle se remet un peu.

BARTLETT, après un long silence. — Je suis tout déconcerté.

MARTHE. — Vous avez d'étonnantes trouvailles de mots ! (Un silence.) Je me demande ce que vous attendez pour vous en aller.

BARTLETT. — Que vous soyez moins irritée.

MARTHE, animée. — Enfin ! Qu'est-ce que vous voulez de moi ? M'enlever pour m'installer dans votre ranch ? Merci. J'ai mieux. Non ? Ce n'est pas cela ! Alors, pour autre chose, vous n'aurez que l'embarras du choix sur les trottoirs de toutes les capitales.

BARTLETT. — Je vois bien que j'ai commis une erreur.

MARTHE. — « Erreur ! »

BARTLETT. — Je vous demande pardon... Je ne pouvais pas supposer que j'allais tomber sur une exception.

MARTHE, sursautant. — Quoi ! Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

BARTLETT, animé à son tour. — Enfin ! que voulez-vous ! C'est à vous casser la tête. Je suis abasourdi. Je ne sais plus à qui croire, à qui me fier ! Je ne m'y reconnais plus ! Pendant dix ans, je lis là-bas des romans français sur les mœurs françaises. Pas un où il n'y ait une femme qui ne trompe son mari ! J'arrive à Trouville, j'y vois le plus aimable laisser-aller... A Paris, je vais au théâtre... quatre soirs de suite dans des théâtres différents, j'ai pu croire que je voyais jouer la même pièce. Je fais erreur, la dernière fois, j'ai eu du nouveau : l'héroïne n'avait pas un amant, elle en avait trois... Et les femmes que j'ai pu approcher à Paris...

MARTHE. — Eh bien, monsieur, il ne faut pas juger les femmes françaises d'après nos romans, d'après nos pièces de théâtre, ni d'après les demoiselles qui vous ont donné l'hospitalité. Et, puisqu'il faut qu'on vous l'apprenne, sachez-le, malgré ce que vous avez pu voir, malgré ce que vous avez pu lire, vous ne connaissez rien de la littérature ni des femmes de ce pays. Pas plus que vous n'en connaissez les hommes par les débinages politiques que vous avez pu entendre... A le prendre ainsi, il n'y aurait plus d'honnêteté parmi nous et nous ne serions qu'un ramassis de gredins et de gourgandines... Allons ! Allons ! Il y a encore de braves gens en France. Et il y a encore des honnêtes femmes. Ce sont toutes celles que vous ne voyez pas, c'est-à-dire l'immense majorité, ce sont toutes celles qui vivent entre leurs maris et leurs enfants, dans leurs foyers, dans ces foyers où vous ne pénétrez pas. Ce sont celles que vous ne rencontrez ni sur les boulevards, ni dans les promenoirs des concerts, ni dans les endroits où l'on fait la fête, dans les endroits de débauche, dont vous êtes, vous les étrangers, les meilleurs clients !

BARTLETT, déconfit, balbutiant presque tout à lui-même, en monologue. — Pardon... *I beg your pardon*... Je ne savais pas... Enfin... si je... je puis... mon... je puis dire mon excuse... *to excuse me*... vous êtes un drôle de peuple... Vous êtes vantards — *boasters* ? Oui, vantards de vos défauts et hypocrites de vos qualités... Alors... si on n'est pas prévenu, on vous croit sur parole, et on fait des *mistakes*, des gaffes... Et l'embêtant, c'est qu'on ne sait plus comment les réparer... J'ai... *I am very sorry for it*. Je bafouille... Qu'est-ce que... Faut-il que je m'en aille ?... Qu'est-ce qu'il est d'usage de faire quand on a fait ce que j'ai fait... C'est embêtant... Je sens bien que je ne puis pas rester là et je ne sais pas comment m'en aller, ni comment j'oserai vous revoir ?

Il s'éponge.

MARTHE, après un éclat de rire. — Allez-vous-en tout simplement, monsieur Bartlett, et revoyez-moi comme si rien ne s'était passé. Vos regrets sont trop naïfs pour n'être pas sincères... Et puis, vous aviez des circonstances atténuantes. (Elle lui tend la main.) Seulement, ne vous y trompez plus, hein ? (Elle sort.)

BARTLETT, seul, après un silence. — ... Si jamais je le retrouve, le jeune homme du Grand Hôtel !

RIDEAU

Gontier. Roquelot. Pierre Marthe. Bartlett. Geneviève. Charles.

Marthe : « *Le père Roquelot prépare deux bouquets, un pour vous et un pour M. Gontier.* »

ACTE III

Un jardin. A droite, les portes du bureau de Pierre Gontier. Des fleurs entre les fenêtres. Entre les allées, des arbres, des arbustes et, devant eux, des plates-bandes de fleurs. Vers le fond, un piano.

Scène première

GENEVIÈVE, CHARLES, PIERRE GONTIER, MARTHE, DES INVITÉS, UNE VINGTAINE D'ENFANTS, des deux sexes, de quatre à huit ans, parmi lesquels le petit JACQUES, BARTLETT.

Au lever du rideau, Geneviève vient de terminer de jouer une danse au piano. Elle s'est levée. Mais les enfants l'entourent, la pressent, en criant.

LES ENFANTS. — La Machiche ! Encore ! Encore ! La Machiche... la Machiche !...

GENEVIÈVE. — Je vous l'ai jouée.

UN ENFANT. — Tu as dit que tu la jouerais encore une fois.

GENEVIÈVE. — Eh bien, je l'ai recommencée.

UN ENFANT. — Ça ne fait rien !... Encore !... Encore !...

LE PETIT JACQUES. — La Machiche... Moi je veux, na !

PIERRE, à Bartlett. — Vous ne vous ennuyez pas, au milieu de tout ce petit monde, monsieur Bartlett ?

BARTLETT. — Ces enfants sont charmants...

PIERRE. — Dites-moi, je serais heureux d'avoir avec vous une conversation de dix minutes...

BARTLETT. — Quand vous voudrez...

PIERRE. — Pendant qu'on tirera la tombola, si cela vous est égal, parce qu'après nous avons notre réunion du conseil pour le monument à Jeanne d'Arc.

BARTLETT. — A vos ordres.

PIERRE. — Merci. A tout à l'heure.

LES ENFANTS. — La Machiche !

MARTHE, grave, bas, à Pierre. — Tu n'as pas perdu ton courage ?

PIERRE, à Marthe. — Non. Grâce à toi.

UN ENFANT, à Marthe. — Moi, je veux danser avec vous.

MARTHE. — Tout à l'heure, mon chéri. (A Pierre.) Alors ?...

PIERRE. — Ne t'inquiète pas...

L'ENFANT. — Madame ! Madame !

PIERRE. — Et faisons bonne figure. (Haut.) Eh bien, on ne danse plus, mes petits enfants ?

TOUS. — Si ! si ! la Machiche !

Pierre s'éloigne.

L'ENFANT, à Marthe. — Encore ! encore ! Je veux danser avec vous !...

MARTHE. — Mais je suis trop grande !

L'ENFANT. — Non ! non !

MARTHE, désignant Gontier et Bartlett qui passent ensemble. A l'enfant. — Tu vois ce monsieur-là, c'est lui qui a donné le polichinelle, et celui-ci la cigale. Dis-leur merci...

Ils s'approchent.

LE PETIT JACQUES, à Charles. — *Good morning, old fellow...* Tu vois... je sais parler anglais !

CHARLES. — *You are a good boy.*

Il le prend dans ses bras.

TOUS. — La Machiche !

MARTHE. — Allons, c'est entendu... mais c'est la dernière fois.

LES ENFANTS. — Oui ! oui !

MARTHE. — On va aller tirer la tombola... en dansant

GENEVIÈVE. — C'est cela !

Elle joue, les enfants pénètrent dans le salon à droite. Geneviève sort la dernière. Des cris de joie l'accueillent. Restent en scène Pierre et Bartlett.

Scène II

PIERRE, BARTLETT

BARTLETT. — Eh bien, cher monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ? Je vous écoute.

PIERRE. — Je vous demande pardon... Vous auriez peut-être préféré...

BARTLETT. — Mais non ! mais non ! Dites-moi tout de suite de quoi il s'agit.

PIERRE. — C'est que vous allez sans doute être surpris.

BARTLETT. — Je ne sais pas. Je vais voir.

PIERRE. — Vous m'avez dit à Trouville que vous connaissiez mon brevet pour le nouveau procédé de fonte de l'aluminium. Je vous...

BARTLETT. — Pardon... C'est une conversation d'affaires ?...

PIERRE. — Si vous voulez..

BARTLETT. — « Si vous voulez », ça veut dire oui, n'est-ce pas ?

PIERRE. — Oui.

BARTLETT. — Bien... Vraiment, vous ne parlez pas anglais ?...

PIERRE. — Vous me l'avez déjà demandé.

BARTLETT. — C'est que je n'aime pas beaucoup traiter une affaire en empruntant une langue étrangère.

PIERRE. — Vous parlez français aussi bien que moi.

BARTLETT, riant. — Même si ce n'est pas vrai, votre intérêt est de me le dire... Enfin !... Seulement, je vous fais remarquer qu'avant d'avoir dit un mot, vous possédez ainsi un avantage sur moi.

PIERRE. — Je n'en abuserai pas.

BARTLETT. — Vous aurez tort... moi, à votre place... je ne... vous voyez, je ne trouve pas le mot. Je ne m'en laisserai pas manquer... Vous comprenez ?

PIERRE. — Parfaitement.

BARTLETT. — Alors, ça ne va pas fort à votre usine ?

PIERRE. — Mais...

BARTLETT. — Je le sais...

PIERRE. — Vous ne pouvez...

BARTLETT. — Si... Fumez-vous ?

PIERRE. — Merci.

BARTLETT, rempochant son étui. — Je le sais... Je le sais... et voici comment : il n'y a pas besoin d'être Sherlock Holmes pour le deviner... L'autre jour, quand vous m'avez fait visiter votre usine, je vous ai entendu donner tout bas à un de vos employés l'ordre de faire retarder la livraison d'un achat de combustible... Cela prouve que vous n'avez pas de commandes importantes et que vous n'en espérez pas de nouvelles. Mais je vous prie de m'excuser... C'est de votre brevet que vous désirez m'entretenir... (Il sort un canif de sa poche et un morceau de bois qu'il épointe incessamment pendant ce qui suit.) Alors ?...

PIERRE. — Je voulais, à tout hasard, vous demander si parfois il n'entrerait pas dans vos vues de vous intéresser...

BARTLETT. — Une commandite, vous désirez...

PIERRE. — Oui... mais je vous dis...

BARTLETT. — Oui, c'est pour parler de quelque chose... Alors, je vous réponds sur le même ton : n'y pensons pas... Nous avons encore en Amérique des millions d'hectares incultes où il suffit de gratter la terre pour y faire pousser des moissons. Nous avons des chutes d'e[illegible] nous avons des forêts... des... je n'en finirais pl[illegible]... Enfin, causons tout de même... J'ai pour princip[illegible] de toujours écouter une proposition d'affaire, même la plus fantastique.

PIERRE, souriant. — Vous ne m'encouragez guère.

BARTLETT. — *Of course !* comme on dit. Vous voulez me vendre quelque chose, ce n'est pas à moi à le mettre en valeur... (Rires.) mon rôle, à moi, c'est de le... comment ?... de le déprécier... non... de le débiner. Je vous demande pardon, je ne trouvais pas le mot tout de suite, (Un temps.) on dirait que je vous apprends quelque chose ?...

PIERRE. — Non... oui... pour revenir à mon brevet, je crois sincèrement que l'idée de mon nouveau procédé est capable de résultats.

BARTLETT, évasivement. — Je ne dis pas non...

PIERRE. — A Trouville, vous avez bien voulu le reconnaître vous-même...

BARTLETT. — Naturellement, à Trouville, il n'y était pas question d'affaire. Il y aurait beaucoup à dire... beaucoup... beaucoup...

PIERRE. — Si vous n'y croyez pas ?

BARTLETT. — Je ne dis pas cela... vous voilà tout découragé... Eh bien, oui, vous en avez eu une idée... une belle idée... avec une idée comme celle-là, en Amérique, vous seriez embarrassé par les capitaux offerts. Combien vous faut-il ?

PIERRE, timidement. — Je pense... je pense qu'avec trois cent mille francs ?...

BARTLETT. — Hein ! Jamais de la vie !

PIERRE. — On pourrait peut-être commencer plus petitement.

BARTLETT. — Vous ne m'avez pas compris. Savez-vous pourquoi je dis non ? C'est parce que vous me demandez trop peu... Alors, quoi ? vous avez l'intention de faire fondre votre métal dans des petites marmites et d'en livrer dix kilos par jour à la consommation des deux mondes ? Quand on apporte son capital dans le creux de sa main, on remporte ses intérêts dans le pli de son front. C'est un proverbe à moi. Je vous dis que votre affaire peut rapporter des sommes énormes.

PIERRE. — Pas en France.

BARTLETT. — Venez l'exploiter en Amérique.

PIERRE. — Vous n'y pensez pas ! M'expatrier !...

BARTLETT. — C'est vrai ! Tous les Français sont comme des arbres, vissés à leur sol. C'est la faute de votre diable de pays, tranquille, moyen enveloppant, caressant, et que l'on appelait déjà le doux pays du temps des Romains.

PIERRE. — J'ai cinquante ans bientôt.

BARTLETT. — A cet âge-là, chez nous, beaucoup commencent une nouvelle carrière.

PIERRE. — J'ai ma femme, j'ai mes enfants.

BARTLETT. — Oui, des racines. Voulez-vous me le vendre, votre brevet ?

PIERRE. — On pourrait examiner cette question.

BARTLETT. — Combien ?

PIERRE. — Je ne sais pas.

BARTLETT. — Moi non plus.

PIERRE. — Je vous dirai un chiffre dans quelques jours.

BARTLETT. — Moi, je vais vous en dire un tout de suite. Si vous consentez à venir là-bas, je vous offre la moitié des bénéfices, et je vous les garantis considérables.

PIERRE. — Je préférerais gagner moins et toucher la somme immédiatement.

BARTLETT. — Vous vous dites : vaut mieux tenir que courir.

PIERRE. — Je l'avoue.

BARTLETT. — Mon cher monsieur, ce proverbe-là a fait plus de mal à votre pays qu'une guerre malheureuse. Croyez moi... ne parlons plus de cela. Je ne fais pas.

PIERRE. — Comment ?

BARTLETT. — Je ne fais pas. *I d'nt go !...*

PIERRE. — Vous ne...

BARTLETT. — Je ne veux pas aller... marcher... Je ne veux pas marcher...

PIERRE. — Si vous jugez cependant que l'affaire est bonne.

BARTLETT. — A part quelques exceptions, toutes les affaires sont bonnes. Leur valeur dépend de celui qui les mène.

PIERRE. — Je vais vous dire... Vous me rendriez un grand service. Vous l'avez deviné : je ne suis pas content de la marche de mon usine. J'ai des déboires... Je travaille comme un malheureux et j'ai bien de la peine à joindre les deux bouts.

BARTLETT. — Ce qui m'étonne, c'est que vous y arriviez avec le matériel antique que vous possédez.

PIERRE. — A la vérité, je vois le moment où je n'y réussirai plus.

BARTLETT. — Dans ce cas, pourquoi vous entêter ?

PIERRE. — Que faire ?

BARTLETT. — Faillite !

PIERRE. — Vous en avez de bonnes...

BARTLETT. — Pourquoi pas ?

PIERRE. — ... J'aimerais mieux...

BARTLETT. — Qu'est-ce que ça prouve ? Ça prouve que tel jour, à telle heure, on a manqué d'argent : ce n'est pas une déchéance, c'est un malheur. Vous n'avez volé personne... n'est-ce pas ? vous avez fait tous les efforts dont vous êtes capable ? Alors, donnez-vous de l'air. Liquidez et passez à autre chose... Ce sera jeter du lest. Chez nous cela se voit tous les jours et paraît tout naturel. Vous me regardez comme si je vous disais des énormités... Croyez-moi, suivez mon conseil. Ensuite, vous reviendrez me trouver, nous causerons.

PIERRE. — Vraiment, vous ne...

BARTLETT. — Vous n'en êtes pas à la dernière extrémité ?...

PIERRE, sans conviction. — Non, évidemment.

BARTLETT. — C'est curieux... à vous regarder, vous avez l'air courageux... Mais en France, vous n'employez votre énergie qu'à conserver... Ne vous faites pas de mauvais sang. Avec la conception réduite de notre affaire, vous trouverez bien ce qui vous est nécessaire. En Amérique, à moins d'un cas exceptionnel, nous n'aimons guère exporter nos capitaux.

PIERRE. — En France, il n'en est pas de même.

BARTLETT. — Je sais, par politique... C'est une forme de la trahison. Mais oui, envoyer des capitaux à l'étranger, c'est y envoyer un peu de soi-même. L'argent, c'est une force, n'est-ce pas ? Eh bien, mettre une force à la disposition d'un étranger qui peut devenir un ennemi, à notre avis, à nous, c'est un peu trahir son pays.

PIERRE. — Alors, mettons que je n'ai rien dit.

La porte du salon s'ouvre. Les enfants paraissent. Brouhaha, trompettes, bêlements d'animaux en carton.

LE PETIT JACQUES, à son père. — C'est moi qui ai gagné le beau polichinelle !

Scène III

LES ENFANTS, GENEVIÈVE, CHARLES

GENEVIÈVE. — Maintenant, pour finir, nous allons danser « la capucine » et chacun ira retrouver son papa et sa maman... (Elle danse, le « tiou » renverse plusieurs enfants que l'on ramasse au milieu des éclats de rire. Près de Geneviève, au premier plan, un bébé pleure à terre.) Qu'est-ce qu'il a, celui-là ?

Prestement elle le relève, l'époussette, le mouche et l'embrasse.

CHARLES, à Geneviève. — Heureusement que votre fiancé est à Paris.

GENEVIÈVE. — Parce que ?

CHARLES. — Parce que, s'il vous voyait, il vous reprendrait sa parole, tant vous lui paraîtriez ridicule.

GENEVIÈVE. — Mon fiancé ? Je n'en ai plus, monsieur. (Gamine, avec une révérence devant l'air effaré de Charles.) Tiou !

Les enfants sortent. Le père Roquelot, qui est entré avec une brouette, commence à ranger les chaises.

CHARLES, à Roquelot. — Monsieur Roquelot, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ROQUELOT. — Hou ! (Il le regarde et passe.)

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce que vous avez fait au père Roquelot ?

CHARLES, riant. — Nous sommes fâchés.

Fin de la sortie des enfants et des parents. Remerciements et salutations à Marthe, au fond, etc...

MARTHE, à un bambin. — Monsieur Husson Albert, j'ai promis de vous reconduire à votre maman, venez.

Elle ouvre son ombrelle et sort par le fond avec l'enfant.

Scène IV

CHARLES, GENEVIÈVE, ROQUELOT, BARTLETT

CHARLES, à Geneviève, désignant Roquelot qui plie les chaises et les place sur sa brouette pendant tout ce qui suit. — Voilà mon ennemi.

GENEVIÈVE. — Vous le faites enrager aussi, je parie ?

CHARLES. — Oui, je le taquine un peu. Habituellement, il désarme lorsque je lui offre un cigare. Ce matin, il a refusé ; vous voyez, il fait semblant de ne pas me voir. Hé ! père Roquelot !...

GENEVIÈVE, arrêtant Roquelot gaiement. — Eh bien, vous n'entendez pas ?

ROQUELOT. — Si !

GENEVIÈVE. — Alors ?

ROQUELOT. — Je ne veux pas lui parler, comme on dit des fois.

BARTLETT. — Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

ROQUELOT, à Geneviève. — Laissez-moi m'en aller, mademoiselle, je suis pressé.

GENEVIÈVE. — Pas du tout.

ROQUELOT. — Je vous jure que ça vaut mieux.. il arrivera à me faire mettre en colère, comme on dit des fois, et puis, un beau jour...

GENEVIÈVE. — Mais à moi, vous voulez bien me parler ?...

CHARLES, gaiement, taquin. — Voulez-vous un cigare ?

ROQUELOT, sans le regarder. — Voilà que ça recommence... voilà que ça recommence !

CHARLES. — Je ne vous fais pas de mal en vous offrant un cigare. Venez le chercher, venez !...

GENEVIÈVE. — Allez !...

ROQUELOT. — J'aime mieux fumer de la fiente de chien, comme on dit des fois.

BARTLETT, à Charles. — Qu'est-ce qu'il a contre toi ?

CHARLES. — Je ne sais pas. J'ai causé avec lui de temps en temps.

ROQUELOT, à lui-même. — Causer... il appelle ça causer...

CHARLES. — Je le regardais faire de l'agriculture dans des pots de fleurs.

ROQUELOT, grimaçant. — De l'agriculture dans des pots de fleurs, espèce d'English !... de l'agriculture dans des pots de fleurs !

CHARLES, pince-sans-rire. — Et je me suis étonné qu'il ne connût pas la machine à repiquer les salsifis !

ROQUELOT, dont la colère monte. — La machine !... la machine !... Est-ce que votre machine !... (Se dominant.) Non, je ne veux rien dire.

GENEVIÈVE. — Vous avez mauvais caractère, père Roquelot.

ROQUELOT. — Voilà... j'ai mauvais caractère à c't'heure... Enfin... mademoiselle Geneviève, si vous étiez à arracher vos pommes de terre, à planter vos choux, à lier vos salades, à faire votre métier, quoi ! est-ce que vous supporteriez qu'on vienne vous asticoter ?...

GENEVIÈVE. — Non.

ROQUELOT. — Est-ce que je lui parle de l'Amérique, moi ?...

CHARLES. — Vous voyez bien que c'est vous qui commencez.

ROQUELOT. — Est-ce que je puis être content que monsieur vienne me blaguer, comme on dit des fois, en me racontant, exprès pour me narguer, que, chez lui, les champs de cerfeuil sont grands comme une province de chez nous, et que je lui donne à rire quand je fais des petits trous et que j'y mets mes petits brins d'herbe dans les petites plates-bandes dans mon petit jardin.

CHARLES. — Avec trois petites gouttes d'eau à chaque pied...

ROQUELOT, menaçant, le toisant. — Trois petites gouttes d'eau ! trois petites gouttes d'eau !... Oui, trois petites gouttes d'eau !... Et puis après ?... Pfff !

CHARLES. — Et puis après, je vous offre un cigare.

ROQUELOT. — Ça, c'est vrai, monsieur m'offre un cigare gros comme un poireau en me disant que c'est la grosseur des brins de persil de chez lui, et que le paysan, en se tournant les pouces, là-bas, fait travailler dix mécaniques à la fois... Et savez-vous ce qu'il m'a dit l'autre jour ?... Savez-vous ce qu'il a dit que nous étions, nous, les cultivateurs...

GENEVIÈVE. — Non ?

ROQUELOT. — Vous ne le devineriez pas : des fourmis.

CHARLES. — Il ne vous semble pas, Bartlett, que les gens de la terre, ici, ont toujours l'air de préparer des dînettes de poupées ?...

ROQUELOT. — Des ?... Nom d'un bleu !... nom d'un bleu !...

CHARLES, continuant. — Sans se fatiguer, doucement, posément, gentiment, béatement.

ROQUELOT. — Qu'est-ce que ça veut dire ?... Si vous parlez english !...

BARTLETT. — Ça veut dire que vous êtes des gens heureux, sans vous donner de la peine.

ROQUELOT, à Geneviève. — Là !... (Bras croisés.) Eh bien, ça, mademoiselle Geneviève, ça ne vous fait pas bouillir les sangs, comme on dit des fois... (A Charles.) Et tout ce que vous voyez sur les coteaux, croyez-vous qu'on l'a eu sans peine ?

CHARLES. — Qu'y a-t-il sur les coteaux ?

ROQUELOT. — La vigne...

CHARLES. — Eh bien ?

ROQUELOT. — Vous ne savez pas ça, vous, que la vigne est tombée malade... et qu'elle est morte, et qu'on a, petit à petit, vendu tout ce qu'on possédait pour acheter du pain et que tout le pays a été ruiné !... Moi qui suis journalier aujourd'hui, j'étais propriétaire et j'avais de l'argent à n'en savoir que faire, comme on dit des fois...

BARTLETT. — Vous avez laissé mourir vos vignes ?

CHARLES. — Non pas...

ROQUELOT, indigné. — Entendre cela !... Vous avez laissé... c'est trop fort de café, comme on dit des fois...

BARTLETT. — Je ne sais pas, moi, je vous demande.

ROQUELOT. — Laissé mourir nos vignes ! on a tout essayé : les processions du bon Dieu et les prières au diable, que chantaient des sorciers. On en était arrivé à faire n'importe quoi, tout ce qu'on vous disait. Des manigances...

BARTLETT. — Comme on dit des fois.

ROQUELOT, ahuri. — Comment ?... Pourquoi que vous me dites ça ? Ça n'a aucun sens...

BARTLETT. — Pour rien.

CHARLES. — Et le sulfure de carbone ?

ROQUELOT. — Ah ! oui, la sulfure ! Parlez-moi-z'en de la sulfure !

CHARLES. — Eh bien ?

ROQUELOT. — Nous avons mis de cette pourriture sur nos bonnes vignes !... Ça m'étranglait à chaque cep de l'arroser avec ça. Ça n'a rien fait !... il a fallu arracher les ceps... arracher les ceps !... arracher la vigne qui nous nourrissait de père en fils depuis le temps. On a arraché les ceps, on en a mis des nouveaux ; seulement, avant qu'il y vienne un grain de raisin, il a fallu attendre des années en se croisant les bras et en se serrant le ventre. Si y avait pas eu la bourgeoise, j'aurais fait comme plus d'un !...

CHARLES. — Plus d'un ?

ROQUELOT. — Plus d'un qu'on a trouvé pendu dans son cellier vide... La bourgeoise heureusement a eu du courage pour deux. Ah ! je sais ce qu'on peut dire : avant, quand le raisin donnait, on faisait la noce, on rigolait. Mais après, je vous jure bien que, les gens de la terre, on n'a pas été des faignants, et je ne sais pas si tous vos Américains et tous vos English de la création auraient eu autant de courage que nous, malgré qu'on est que des fourmis. (Il sort en poussant sa brouette.) Je m'en vais repiquer mes salsifis en attendant que la machine à fabriquer le monde sans père ni mère soye inventée.

CHARLES. — Père Roquelot, je vous promets de ne plus jamais me moquer de vous, donnez-moi la main.

ROQUELOT. — Oui, bien !...

BARTLETT. — Je vais aller faire la causette avec vous, père Roquelot... Vous m'apprenez des choses

dont je ne me doutais pas... Alors, maintenant, vous êtes heureux ?...

ROQUELOT, en s'en allant. — Oui, ça marche... Mais maintenant il y a la mévente.

Il sort.

Scène V

CHARLES, GENEVIÈVE

CHARLES. — Et ce sont ces gens-là dont M. Serget disait qu'ils étaient sans énergie ?...

GENEVIÈVE. — M. Serget habite Paris. Les Parisiens ne savent pas ce qui se passe en France.

CHARLES, après un silence. — Je ne sais pas si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit tout à l'heure...

GENEVIÈVE. — A quel sujet ?...

CHARLES. — Au sujet de votre fiancé.

GENEVIÈVE. — Ah !...

CHARLES. — Ne m'avez-vous pas donné à entendre...

GENEVIÈVE, très gaie. — Je ne vous ai rien donné à entendre, je vous ai déclaré tout net que mon fiancé s'était envolé... Arrangez cela... depuis qu'il s'est envolé, je me sens légère comme un oiseau !... Il me semble que je viens d'échapper à un grand danger...

CHARLES. — Vous lui avez repris votre parole ?

GENEVIÈVE. — Oui et non... A la réflexion, il m'avait paru que je n'étais pas assez vieille encore pour un mariage de ce genre... Je ne vous le cache pas : ce que vous m'avez dit, un jour que nous en parlions, a pesé un peu sur ma décision... Alors, j'avais prié marraine de me dégager... il faut croire qu'il y avait tout de même, entre M. Maxime et moi, quelque sympathie, car, au même moment où mes parents écrivaient aux siens, ceux-ci leur écrivaient de même, et dans le même sens. Ma dot, décidément, leur paraissait insuffisante et leur fils trop jeune.

CHARLES. — Vrai ?...

GENEVIÈVE. — Vrai.

CHARLES. — Ah ! (Il éclate d'un gros rire sonore et sain qu'il arrête tout à coup. Froidement.) C'est très curieux...

GENEVIÈVE. — J'avais déjà remarqué comme vous trouvez facilement le mot juste.

CHARLES, distrait. — Oui... (Il a tiré de sa poche son petit carnet du deuxième acte et le feuillette.) Oui... oui... oui... Alors... ma cousine, vous cherchez un autre fiancé...

GENEVIÈVE. — Je ne le cherche pas...

CHARLES. — Je sais bien... Ce n'est pas cela que je voulais dire... Vous n'en avez pas encore trouvé un autre ?

GENEVIÈVE. — Non...

CHARLES, négligemment, comme s'il donnait un renseignement sans importance. — ... A la rigueur... comme pis aller... j'en connaîtrais bien un, moi...

GENEVIÈVE, qui ne veut pas comprendre. — Ah !...

CHARLES, lisant sur son carnet. — Oui... Il a vingt-six ans... il est bien portant... il n'a pas de situation, mais il en aura une... famille honorable... sans hérédité pathologique... résolu à habiter Paris, tout en aimant la campagne... (Emu, mais s'efforçant de garder le ton de la plaisanterie.) Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous en pensez ?...

GENEVIÈVE, dans les mêmes sentiments que Charles. — Mon Dieu... Je ne dis pas qu'à un certain moment vous ne pourrez pas lui conseiller de se présenter.

CHARLES, peu à peu gagné par l'émotion. — Il n'ose pas...

GENEVIÈVE, de même. — Tant pis...

CHARLES. — Parce qu'il a de l'amour pour vous.

GENEVIÈVE, très bas. — Mais ce n'est pas un empêchement... vous le disiez vous-même...

CHARLES. — Alors ?...

GENEVIÈVE. — Alors... vous êtes drôle... alors... il faudra... il faudra... il faudra lui envoyer mon adresse...

Elle se lève.

CHARLES, très grave. — Geneviève, voulez-vous être ma femme ?

GENEVIÈVE. — Charles, vous...

Silence.

CHARLES. — Répondez.

GENEVIÈVE. — Que je vous réponde ?...

CHARLES. — Oui. (Silence.) Vous refusez de me répondre...

GENEVIÈVE. — Non, je ne refuse pas.

CHARLES. — Eh bien ?...

GENEVIÈVE. — Je... Je ne sais pas, moi... Je cherche... (Très candide.) Je ne puis pas vous dire oui, comme cela, tout de suite... Ça ne se fait pas.

CHARLES. — Geneviève, je vous aime sincèrement, gravement, je veux faire de vous la compagne de ma vie.

GENEVIÈVE. — Avez-vous bien réfléchi, Charles... C'est si grave... Croyez-vous fermement que je puisse vous donner le bonheur ?...

CHARLES. — Je le crois de toutes mes forces.

GENEVIÈVE. — Eh bien, je m'engage à vous et je suis très heureuse.

CHARLES. — Je jure de ne jamais aimer que vous.

Il l'embrasse.

GENEVIÈVE, après l'avoir écarté doucement. Radieuse. — Voilà...

Silence.

CHARLES. — Vous ne dites rien.

GENEVIÈVE, en souriant. — Je suis occupée à me demander si je vais me mettre à pleurer ou à rire aux éclats. Si l'on m'avait prédit cela, le jour où vous êtes arrivé à Trouville.

CHARLES. — Et moi ! Je vous ai détestée à première vue.

GENEVIÈVE. — Vrai ?

CHARLES. — Vrai !

GENEVIÈVE. — Moi, ça a été la même chose.

CHARLES. — Vous me paraissiez moqueuse.

GENEVIÈVE. — Ah ! oui... « Vous ne parlez pas anglais ».

CHARLES. — « On parle peu anglais en France. »

Ils rient.

GENEVIÈVE. — C'est drôle... Et puis voilà, nous nous aimons ! Il faut dire aussi que vous avez beaucoup changé.

CHARLES. — Comment ?

GENEVIÈVE. — Vous êtes moins... correct, comme vous disiez... Répondez-moi... Est-ce que vous m'aimiez déjà... un peu, le jour où vous m'avez donné ces fleurs que vous êtes allé cueillir dans le pré au bord de l'eau ?

CHARLES. — Oui.

GENEVIÈVE. — Depuis quand alors ?

CHARLES. — Je ne sais pas. Depuis toujours peut-être. Mais je m'en suis aperçu un jour que vous consoliez le petit Jacques qui était tombé.

GENEVIÈVE. — Vrai ?... vrai ? Oh ! que c'est bizarre !

CHARLES. — Pourquoi ?

GENEVIÈVE. — Parce que moi... je m'en suis aperçue, que je vous aimais, un jour que vous jouiez avec

lui, comme un gamin, en lui parlant anglais... le jour du cheval méchant, vous vous rappelez ?

CHARLES. — Vous étiez donc là ?

GENEVIÈVE. — Je vous voyais sans que vous le sachiez.

CHARLES. — Ce bon petit Jacques, tout de même, il ne se doute pas,

GENEVIÈVE. — Oh !... c'est peut-être mal !

CHARLES. — Voici mon père et Bartlett. Je vais leur dire la grande nouvelle. Allez de votre côté l'apprendre à vos parents.

GENEVIÈVE. — Quoi ! déjà !...

CHARLES. — Allez ! Allez !

Scène VI

CHARLES, BARTLETT, GONTIER

BARTLETT. — Nous cherchons les maîtres de la maison pour leur dire adieu... Ne les as-tu point vus ?

CHARLES. — Non... je...

GONTIER. — Il semble qu'il se passe ici quelque chose d'anormal... On est venu apporter à Pierre deux dépêches...

CHARLES. — Il s'y passe quelque chose, en effet, mais qui n'a rien d'anormal.

GONTIER. — Quoi ?

CHARLES. — Ma cousine et moi, nous venons de nous fiancer.

GONTIER. — Comment !... Mais... Mais tu aurais dû, il me semble, me parler d'abord de tes projets.

BARTLETT. — Il a agi suivant la mode américaine. Tu ne vas pas lui en faire un reproche... Il y a une chose qui me surprend, moi.

CHARLES. — Laquelle ?

BARTLETT. — C'est que ta cousine consente à s'expatrier...

CHARLES. — Elle n'y consentira jamais.

BARTLETT. — Alors, je ne comprends plus.

CHARLES. — C'est tout simple : je reste en France.

GONTIER. — Ce n'est déjà pas si bête, cette idée-là.

CHARLES, à Bartlett. — Je vous demande pardon, mon vieux Bartlett, de vous abandonner ainsi...

BARTLETT. — Je ne te permettrai pas de faire une sottise pareille. Comment, tu voudrais rester en France, toi qui as l'honneur d'être citoyen américain.

CHARLES. — J'aurai l'honneur d'être citoyen français... voilà tout.

BARTLETT. — Que dis-tu de cela, Gontier ?

GONTIER. — Ma foi, je n'en suis pas fâché complètement.

BARTLETT. — Ton fils, citoyen français ?

GONTIER. — Je ne m'occupe plus de politique... Après ce que je viens de voir. (A Charles.) Ah ! mon ami ! c'est le jour des événements... Tu sais, le comte de Pontaurion ?...

BARTLETT. — M. le comte de Pontaurion se présente comme candidat socialiste.

GONTIER. — Socialiste !... si ça continue, dans ce parti-là, il n'y aura plus que des gentilshommes et des financiers... Ça me décourage. Je ne m'occupe plus de rien.

BARTLETT. — Tu n'as pas réfléchi, mon petit. Tu peux très bien épouser ta cousine sans demeurer en France, et surtout sans perdre ta nationalité.

CHARLES. — En devenant Français, je ne perds pas ma nationalité, je la retrouve. Depuis que je suis ici, il m'a semblé que la terre me reconnaissait peu à peu et que je la reconnaissais aussi.

GONTIER. — Mais c'est tout nouveau ! Tu ne me disais pas cela tantôt.

CHARLES. — Tantôt, le soleil d'aujourd'hui n'était pas levé.

BARTLETT. — Qu'est-ce que tu racontes ?

CHARLES. — Ne faites pas attention. Je ne l'avouais pas. Voilà toute la différence. Mais je sentais déjà se nouer entre moi et tout ce qui m'entoure un nombre infini de petits liens très doux. Je me suis senti ressaisi le jour où je suis allé au cimetière du village et où j'ai lu, plusieurs fois répété, mon nom, Gontier, sur des tombes envahies par des fleurs, avec les dates entre lesquelles s'est enfermée la vie de certains des miens dont je ne savais même pas qu'ils avaient existé. A partir de ce moment-là, j'ai senti que j'étais un homme d'ici et non d'ailleurs. La patrie. (Il s'arrête tout à coup.) Mais je suis ridicule.

GONTIER. — Va donc.

CHARLES. — Non, je me ferais moquer de moi.

GONTIER. — Ah çà, tu es donc devenu Français à ce point-là !

CHARLES. — Eh bien, n'est-ce pas, quand on songe au nombre fantastique d'ascendants que chacun de nous possède, on se dit que la terre c'est littéralement la poussière de leurs os. Nous vivons sur nos morts, et c'est ça la patrie.

GONTIER. — La force du passé !

CHARLES. — Il manque tellement là-bas, le passé !... L'Amérique est comme une grande maison neuve et vide, où personne encore n'a pleuré ni souri.

GONTIER. — On essuie les plâtres.

CHARLES. — Que ne suis-je venu ici plus tôt. Il me semble qu'on ne peut aimer qu'en France. C'est ici le vrai pays de la femme... Enfin, c'est tout de même le seul pays dont la nationalité ait été fixée par une jeune fille de dix-neuf ans... Autre part, on a vingt ans aussi, évidemment, mais on ne le sait pas... Il a fallu ce ciel-là pour faire fleurir les miens !

BARTLETT. — Tout ça, c'est de la poésie... par conséquent des bêtises... Causons comme deux hommes pratiques... Tu veux rester, assieds-toi... Alors tu consens à perdre ta place de professeur à l'université de Harvard ?

CHARLES. — Oui. Le professorat ne me plaisait guère, d'ailleurs. Je me sens plus d'activité que cette profession n'en comporte.

BARTLETT. — Et c'est ici que tu crois trouver à l'employer, ton activité ?

CHARLES. — Pourquoi pas. Peut-être demanderai-je à mon oncle de me prendre avec lui.

BARTLETT. — Son usine végète et le nourrit tout juste, et ça ne durera même pas.

CHARLES. — Je chercherai... J'ai déjà pensé à une maison de Lyon que j'ai visitée où je trouverai peut-être à appliquer à la teinture des soieries les connaissances que je puis posséder en chimie.

BARTLETT. — Mais avant un an elle aura fait faillite, ta maison de Lyon.

CHARLES. — Pourquoi cela ?

BARTLETT. — Comme toutes les autres... Ton père nous le disait encore hier que ce pays court à un cataclysme et que le cataclysme est imminent. N'est-ce pas, Gontier ?

GONTIER, de mauvaise grâce. — Oui.

BARTLETT. — Alors.

GONTIER. — Je disais, c'est vrai... je ne retire rien... Seulement, moi...

BARTLETT. — Mais il n'y a pas que toi qui fasses cette prédiction ! Mais pour dissuader Charles de vivre en France, il n'est pas besoin de ton témoignage, il n'est pas besoin non plus de demander leur opinion aux étrangers, il n'y a qu'à écouter les Français eux-mêmes.

CHARLES. — Ils sont à la fois moqueurs, bons et vaniteux. Pour ne pas mécontenter les autres, c'est sur eux qu'ils exercent leur moquerie, et ils blaguent leurs propres vertus par peur de paraître naïfs.

BARTLETT. — Des mots ! des mots !... Comment ? toi qui es né dans un pays neuf, vigoureux et sain, où toutes les énergies trouvent à s'employer, tu veux végéter dans celui-ci où nul n'est capable d'un effort continu ; dans ce pays où l'on a hissé sur un piédestal, et désigné à l'adoration des foules, la statue de la veine, la déconcertante veine, cette providence des désenchantés, cette déesse des paresseux et des impuissants !

CHARLES. — Allons ! tout le monde n'est pas paresseux... Et, sans sortir d'ici...

BARTLETT. — Je sais... Ton oncle est un travailleur, mais il est incertain, craintif, content de peu, timide...

CHARLES. — Je vous accorde qu'il manque d'initiative, mais, avec lui, vous en aviez oublié d'autres... Vous avez entendu ici, tout à l'heure, le père Roquelot. Songez que ce qu'il raconte s'est passé sur les deux tiers du pays. La vigne manquant en France, c'est l'Angleterre manquant de houille. On a été ruiné, on a souffert, on a peiné, on s'est relevé. Eh bien, je dis que, lorsqu'un pays, après une guerre comme celle de 70, trouve les énergies nécessaires à son relèvement et un surcroît de courage pour payer encore des milliards au phylloxera, on n'a pas le droit de parler de sa déchéance si l'on n'est pas un aveugle ou un ennemi.

BARTLETT. — Je ne suis ni l'un ni l'autre... Je parle de ce que j'ai vu...

CHARLES. — Vous jugez la France sur ce qu'en disent les Français, les Français sur les Parisiens, et les Parisiens sur les gens du boulevard, voilà tout... Eh ! je reconnais que tout n'est pas pour le mieux. Le plus grand malheur de ce pays, maintenant, c'est de douter de soi. La France s'est complu dans sa convalescence, et elle a besoin que quelqu'un lui frappe sur l'épaule en lui disant ses qualités, qui d'ailleurs ne sont pas celles dont elle se vante, et lui rende conscience de sa force, de sa grandeur et de son honnêteté.

BARTLETT. — Quand même elle serait forte, quand même elle serait grande, il est une chose qui tue ses habitants, ce sont leurs dissentiments.

CHARLES. — Cela les tue depuis si longtemps que j'en suis à me demander si ce n'est pas cela qui les fait vivre.

BARTLETT. — Du moment que tu fais de l'esprit...

CHARLES. — Oui, on y est divisé... vous avez raison... mais... mais il y a des mais...

BARTLETT. — Quand tu voudras t'expliquer...

CHARLES. — La France est le pays où naissent les idées.

BARTLETT. — Et on ne les réalise pas.

CHARLES. — C'est peut-être plus rare d'en avoir que de réaliser celle des autres. Eh bien, les idées ne naissent pas sans qu'il y ait effervescence, agitation, conflits... L'immobilité, c'est l'appentissage de la mort. C'est ici que se heurtent incessamment, même en pleine paix, les races du Nord et celles du Midi. Quand deux cours d'eau se rencontrent, se joignent, se mêlent, il y a toujours un tourbillon. Si on est myope, de nature ou de parti pris, on ne voit que ça, on ne voit pas plus loin le fleuve reprendre son cours, très calme et très puissant... Vous me comprenez ?

BARTLETT. — Que je sois myope, moi je veux bien ! Mais suis-je le seul à penser ce que je pense ?

CHARLES. — C'est entendu ! C'est un peuple turbulent... Pendant deux siècles, il a embêté l'Europe... Mais toutes les idées généreuses qui ont fait faire un pas à l'humanité ont jailli de ces cerveaux agités... Et puis, il y a leur culture, leur goût... Savez-vous ce que j'ai entendu avancer par un Américain ? « Si l'on pouvait, disait-il, élever autour de la France un mur qui l'isolerait complètement et un mur semblable autour des Etats-Unis ; si après cinquante ans on regardait dans quel état se trouvent les deux peuples, on trouverait la France en avant de la civilisation, tandis qu'il n'y aurait plus chez nous que des Peaux-Rouges et des nègres. »

BARTLETT, colère. — En voilà assez ! Je n'ai pas besoin de savoir la suite. Celui qui a dit cela est un mauvais Américain.

CHARLES. — Oui, parce qu'on a toujours tort de dénigrer son pays.

BARTLETT. — Et moi je dis que mon pays sera de plus en plus grand, tandis que la France, dans dix ans...

GONTIER. — Allons, Bartlett !

BARTLETT. — Tandis que la France, dans dix ans, sera au niveau de la république de Saint-Marin.

GONTIER, éclatant. — Ah ! mais, dis donc, tu m'embêtes, toi, à la fin !

BARTLETT, stupéfait. — Qu'est-ce qui te prend ! Mais ce sont tes propres paroles !

GONTIER. — Possible...

BARTLETT. — Alors ?

GONTIER. — Je veux bien les dire, mais je ne veux pas qu'un étranger les répète. (Un temps.) Nous racontons cela quand nous sommes entre nous, parce que nous savons bien les uns et les autres que nous parlons politique, et qu'en parlant politique on a le droit de dire des bêtises... Et quant à l'opinion de l'étranger, je te répondrai qu'il est des soupirants éconduits malgré leurs sourires et leurs menaces, et que le dépit peut rendre dédaigneux... Et puis, il y aurait encore bien des choses à répondre... bien des choses...

CHARLES. — Vous voyez, mon cher Bartlett, que vous devez me laisser épouser ma cousine.

BARTLETT. — Oui. Mais en Amérique.

Entrent Pierre et Marthe.

PIERRE. — J'ai à te parler, Gontier... Viens, Charles.

BARTLETT, à Marthe. — Et moi, je voudrais bien vous dire quelques mots, madame...

Pierre, Charles et Gontier s'éloignent et se promènent au fond. On les voit passer deux ou trois fois pendant la scène suivante

Scène VII

MARTHE, BARTLETT

BARTLETT. — Si vous le voulez bien, madame, nous passerons les préambules...

MARTHE. — Passons.

BARTLETT. — Nous supprimerons les fleurettes du discours.

MARTHE. — Oh ! c'est dommage !... Enfin... supprimons.

BARTLETT. — Voilà : je suis disposé à vous servir...

MARTHE. — Croyez, cher monsieur, que j'apprécie tout l'honneur...

BARTLETT, un peu rude. — Ce n'est pas un honneur, mais c'est appréciable tout de même. (Un temps.) Je vous en prie, madame, ne voyez en moi qu'un brave homme dont les paroles ne veulent dire que ce qu'elles disent et qui vient chercher avec vous le moyen de vous tirer d'embarras.

MARTHE. — Me tirer d'embarras... Je ne vois pas bien...

BARTLETT. — Je sais, depuis hier soir, le changement qui a été apporté dans l'état de votre fortune par la création de la Société So and So. Je sais que votre mari — il vient de me le confirmer — est contraint à une liquidation qui l'obligera à la réalisation de tout ce qu'il possède. Je sais enfin qu'il est disposé à vendre son brevet pour un prix dérisoire à une compagnie qui ne l'achète que pour l'enterrer. Or, jamais un Américain ne consent à laisser supprimer une valeur, une force. J'ai préparé cette nuit un projet d'exploitation de ce brevet, et je suis arrivé ici, ce matin, avec mon papier dans ma poche. A vous dire vrai, je m'attendais à trouver la fête décommandée sous un prétexte ou sous un autre... Ma foi ! je peux bien vous l'avouer, j'ai été un peu surpris de voir qu'elle avait lieu. Je savais que vous étiez au courant, votre mari et vous, et je vous ai regardés avec une certaine curiosité. Vous avez été très bien.

MARTHE. — Merci.

BARTLETT. — Si je vous le dis, c'est que je le pense... Vous avez été très bien. Ça, c'est crâne. C'était inutile, du reste, mais c'est élégant... Elégant et inutile comme un panache. Mais je ne suis pas ici pour vous faire des compliments. La combinaison que j'offre à votre mari vous tirera d'affaire. Il faudra que mon associé vienne habiter New-York avec moi.

MARTHE. — Mais c'est impossible !

BARTLETT. — Pourquoi ?

MARTHE. — Vous le savez bien.

BARTLETT, ennuyé. — Vous pensez encore à cela... (Elle se lève.) Attendez... Ecoutez, madame, faut-il, parce que j'ai été un imbécile, que vous, votre mari et vos enfants demeuriez dans le malheur ?... Je vous ai priée de me pardonner... Je vous en prie encore. Si mon... ma... mon... enfin disons : étourderie... si mon étourderie a pour vous d'aussi désastreuses conséquences, je ne m'en consolerai pas de longtemps.

MARTHE, sereine. — Vous êtes très gentil, monsieur Bartlett, et je ne vous en veux pas, je vous l'affirme. Rassurez-vous d'ailleurs, même si l'incident en question ne s'était pas produit, nous resterions en France. Et pour vous montrer que je vous ai bien pardonné, je vais vous traiter en ami et vous dire tout. Cette nuit, mon mari et moi, nous avons fait nos comptes. Tout ce que nous possédons ne suffira pas à payer tout ce que nous devons. Nous expatrier, dans ce cas, cela paraîtrait une fuite.

BARTLETT. — Qu'est-ce que vous comptez donc faire?

MARTHE. — Ne négliger aucun effort pour arriver à désintéresser notre dernier créancier.

BARTLETT. — De quoi vivrez-vous ?

MARTHE. — Des appointements de mon mari.

BARTLETT. — Et de votre fortune personnelle.

MARTHE. — Tout ce qui est à moi est à mon mari.

BARTLETT. — Alors, c'est la misère ?

MARTHE. — Pourquoi cela ?

BARTLETT. — Vous, habituée au luxe, je vous vois, à Paris, dans un logement étroit et sombre, au milieu de meubles grossiers... vous y mourrez de tristesse et d'ennui.

MARTHE. — Comme vous vous trompez !...

BARTLETT. — Cependant... quatre personnes vivant avec les appointements d'un ingénieur...

MARTHE. — D'abord, rien ne dit que Geneviève et moi nous ne réussirons pas à y ajouter quelque chose. Et puis, des appointements d'ingénieur bien utilisés...

BARTLETT. — Cependant...

MARTHE. — Vous voulez tout savoir ? Vous voulez que je vous dise nos petits secrets ? Cela vous intéresse ?

BARTLETT. — Beaucoup.

MARTHE, enjouée — D'abord, il faut supprimer l'idée du logement étroit et sombre. En demeurant assez loin... et assez haut... on a de l'air et de la lumière à bon marché, et, si l'on est vaniteuse, on raconte aux bonnes amies que le quartier a été recommandé par le médecin pour le bien de la santé des enfants... Quant aux meubles... si vous saviez comme on peut faire du luxe à bon marché avec des étoffes indiennes sur les murs et un coupon de soie Liberty drapé autour d'une glace... et si vous saviez combien facilement on trouve, dans nos magasins de Paris, des potiches qui, avec un bouquet de mimosa de quatre sous, auraient l'air d'un objet d'art dans un salon de Chicago !...

BARTLETT. — Oui... mais quand vous aurez été trois cent soixante-cinq jours par an en tête à tête, tous les quatre... savez-vous ce qui arrivera ? Vous vous détesterez. Venez donc en Amérique...

MARTHE. — Mais on sortira, monsieur Bartlett !

BARTLETT. — Et des toilettes ?

MARTHE. — La façon des nôtres vaut presque toujours plus que l'étoffe. Et la façon, nous l'avons au bout des doigts.

BARTLETT. — Et des diamants ?

MARTHE. — Ça passe de mode... Et puis, on les imite si bien ! Quand vous admirez l'élégance d'une de nos salles de théâtre, vous ne vous doutez pas, monsieur Bartlett, de l'ingéniosité que plus d'une spectatrice a dépensée avant d'arriver à sa place... Plus d'une, je vous le dis, porte une toilette à laquelle le dernier point a peut-être été cousu une heure avant le lever du rideau. Le mari, en rentrant de sa journée d'affaires, a trouvé son linge prêt et son habit brossé mieux qu'il ne l'eût été par un valet de chambre, et l'on a même essayé le bouton du faux-col pour éviter l'orage redouté... Les gants blancs seront très blancs ; ils auront été recousus et nettoyés par celle-là même qui les porte, et vous ne vous en doutez pas, à la voir élégante et joyeuse, sous l'éclat de diamants qui sont faux, de perles qui sont fausses, mais qui ont l'air sur elle d'être vrais, tandis que de réels brillants deviennent douteux sur d'autres épaules... Le lendemain matin, on met des vieux gants pour aider la bonne ou la femme de ménage... Et l'on fait tout cela gaiement, sans se croire une héroïne, parce qu'on a dans le sang du

courage et de la bonne humeur ! Voilà le secret du bonheur sans fortune, monsieur Bartlett.

BARTLETT. — Pourquoi ne racontez-vous pas cela dans vos romans ?

MARTHE. — Vous ne les achèteriez plus.

BARTLETT. — Ça, c'est encore une pierre dans mon jardin, comme vous dites.

MARTHE. — Oh ! si peu...

BARTLETT. — Ecoutez... Puisque vous me parlez comme à un ami, ce dont je suis très fier, je voudrais bien, au sujet de l' « incident », vous demander si j'ai été complètement, absolument sans excuses.

MARTHE. — Par exemple...

BARTLETT. — Enfin... voilà... est-ce que je me suis trompé ? Il me semble que vous étiez particulièrement aimable pour moi.

MARTHE, candide. — Evidemment... c'est tout naturel... Mais dès que j'ai su que, sur l'Atlantique, naviguait un monsieur qui pouvait être le commanditaire de mon mari, je me suis dit : « En voilà un à qui il faudra tâcher de ne pas faire peur... » Tiens !... On défend son homme, comme disent les ouvrières...

BARTLETT. — Alors, c'est pour cela que vous me vantiez les Anglo-Saxons ?

MARTHE. — Vous venez de le deviner...

BARTLETT. — Et que vous me trouviez l'air plus jeune que mon âge...

MARTHE. — J'ai fait bien pire ! le jour du cocktail...

BARTLETT. — Quoi donc ?

MARTHE. — J'ai risqué de vous empoisonner.

BARTLETT. — Comment cela ?

MARTHE. — Ce serait trop long... Mais je vais être bonne... Ne demandez nulle part de la gentiane des Alpes, vous n'en trouveriez pas.

BARTLETT. — Alors, je ne saurai jamais la recette.

MARTHE. — Si. Je vous l'enverrai en Amérique.

BARTLETT. — Vous avouez avoir été coquette ?

MARTHE. — J'avoue et je m'accuse... Et tenez, le père Roquelot prépare deux bouquets, un pour vous, et un pour M. Gontier, en remerciement des lots que vous avez offerts pour la tombola... Eh bien, si vous les comparez, vous verrez que le vôtre est le plus beau !... Seulement, ce que vous avez cru que je faisais par amour pour vous, je le faisais par amour pour mon mari, voilà toute la différence.

BARTLETT. — Elle n'est pas sans importance.

Pierre, Gontier et Charles se rapprochent.

Scène VIII

TOUT LE MONDE

PIERRE. — Mon cher monsieur Bartlett, une société étrangère vient de se fonder pour fabriquer en grand les articles que je produis. Elle les offre à un prix qui est inférieur à mon prix coûtant.

BARTLETT. — Qu'est-ce que je vous disais, à Trouville !

PIERRE. — Ah ! oui, vous aviez raison. C'est une faute de rester chez soi et de se contenter d'un gagne-petit. On vit dans une existence somnolente et l'on est réveillé par un coup de tonnerre.

BARTLETT, triomphant. — Ah !... N'achevez pas. Je sais où vous en êtes. Nous allons arranger cela. Tout à l'heure, j'ai refusé de vous commanditer parce qu'il y a chez nous un proverbe qui dit : « Celui qui attend qu'on le porte ne mérite pas d'être porté... » Mais, depuis, j'ai vu et entendu des choses qui m'ont fait changer d'avis... (Un profond salut à Marthe.) Attendez... (Posant sa main sur l'épaule de Charles.) Il y a là aussi un garçon que j'aime bien, quoiqu'il ait trop vite, à mon gré, oublié sa patrie de là-bas au profit de celle d'ici. (Sur un geste de Charles.) Je sais... je sais... Tu as aimé en même temps la Française et la France... Va chercher ta fiancée.

CHARLES. — Bartlett !

BARTLETT. — Va ! va !... Nous n'allons pas nous attendrir, n'est-ce pas ?... Va donc ! Tu m'embêtes !... (Charles sort. A Pierre.) Voulez-vous de lui pour associé ?...

PIERRE. — Certainement.

BARTLETT. — Alors, vous mettrez vos petites marmites à la ferraille et vous exploiterez avec lui votre brevet.

PIERRE. — Merci...

BARTLETT. — Attendez !... Et moi, je l'exploiterai en Amérique. On partagera les bénéfices. Ne me remerciez pas... j'aime mieux vous le dire tout de suite, parce que vous finiriez par vous en apercevoir : c'est vous qui êtes roulés !... Alors, il est inutile que les deux jeunes gens attendent un an ou deux pour se marier. D'ailleurs, ça m'est égal, je repars dans huit jours.

GONTIER. — Tu es un brave homme.

BARTLETT. — Un brave homme d'affaires. J'y tiens.

Entre Roquelot.

ROQUELOT. — On fait dire à ces messieurs qu c'est l'heure, pour la séance du conseil municipal.

GONTIER. — Nous y allons.

BARTLETT. — Ne vous battez pas !

PIERRE. — Soyez tranquille. Nous ne nous battrons pas aujourd'hui.

BARTLETT. — Eh ! eh !

PIERRE. — Il y a heureusement des points sur lesquels nous sommes tous d'accord.

Il donne une poignée de main à Gontier.

GONTIER. — Parfaitement !

RIDEAU

M. François de Nion souhaite, us *l'Echo de Paris*, le succès de te pièce, pour l'Odéon qui de toute saison malgré de généreux efforts pas rencontré la bonne veine ; ur l'auteur, surtout à cause du su- qu'il a choisi :

« Ce sujet, à la vérité, n'avait rien bien neuf et nous savons tous, puis longtemps, que nos roman- rs et nos auteurs dramatiques, que masse même de nos compatriotes, ngénient avec un rare plaisir et une concevable persévérance à présenter mme profondément corrompue, per- rse et en ruines cette société fran- ise dont ils sont bien forcés de connaître entre eux la vertu, la nté morale et la solidité. Nous le vons, mais il fallait le dire, et c'est que M. Brieux n'a pas manqué de ire, à sa coutume qui est la bonne. »

M. Montcornet rappelle, dans *le 'etit Parisien*, qu'Henri Becque avait nduit sur le théâtre « la Parisienne », our laquelle il semblait n'avoir u'une estime médiocre :

« M. Brieux — poursuit-il — lui ppose « la Française », qu'il comble e toutes les vertus. S'il est permis de enser que Becque exagérait dans ses éprobations, il faut souhaiter que les loges de M. Brieux soient justifiés... L'œuvre est généreuse. Et aussi elle eut être entendue par les oreilles les lus délicates ; la voilà la pièce pour es jeunes filles : c'est celle-là. On dirait e dernier chapitre d'un cours de mo- ale, mis en action. En dehors de ses utres mérites, cette considération eule assurerait le succès de la nouvelle omédie de M. Brieux. »

M. Louis Artus estime, dans *le Petit Journal*, que *la Française* est une comédie écrite avec un soin, avec un souci de la forme, à quoi l'auteur ne nous avait pas habitués :

« La thèse qu'il soutient est sympathique entre toutes ; elle a la belle force de l'évidence, d'une évidence qui, pourtant, vaut encore d'être affirmée, sinon démontrée. »

M. Nozière nous dit, dans *Gil Blas*, qu'il a éprouvé une très grande joie en écoutant, à l'Odéon, *la Française :*

« Sans doute, ce n'est pas l'action de cette pièce qui m'a ému. M. Brieux ne prend pas plus d'intérêt que nous au mariage de Geneviève ou bien à la prospérité de Pierre Gontier. Ce qu'il veut, c'est protester contre l'injuste mépris que nous témoignent les étrangers et notamment les Américains. Il s'est proposé de réveiller en nous-mêmes la conscience de notre valeur. Il s'écrie : « La France n'est pas en décadence, comme les autres nations le répètent et comme nous le laissons dire. Les hommes y font toujours preuve d'énergie et, si les femmes y sont aimables, elles ont cependant conservé les vertus domestiques. M. Brieux n'a pas seulement célébré « la Française, » mais aussi « les Français. »

M. Emmanuel Arène est du même avis dans *le Figaro :*

« M. Eugène Brieux qui, jusqu'à présent, s'était surtout montré moraliste généreux, mais austère, vient, en quelque sorte, d'éclairer, je dirais presque d'égayer sa manière, et, sans cesser pour cela de défendre une idée ou de soutenir une thèse — car il faut lui rendre cette justice qu'il n'écrit une pièce que lorsqu'il croit avoir quelque chose d'utile à dire — il nous a donné, cette fois, une fine et souriante comédie où l'observation, la satire et les caractères sont présentés sous un aspect fort attrayant. Je lui sais gré, quant à moi, d'avoir dit à la scène ce que, pour ma modeste part — après bien d'autres ! — j'ai souvent écrit dans la presse, à savoir que nous avons le plus grand tort, en France, de passer notre temps à nous dénigrer, et que la grande force de l'étranger, c'est qu'il n'hésite pas à proclamer très haut, parfois trop haut, ses qualités, tandis que nous, nous n'avons d'autre occupation que de trompetter partout, en ayant même soin de les exagérer, nos défauts, souvent imaginaires. Nous faisons ainsi, vraiment, la partie trop belle à nos rivaux. Mais, quoi ! c'est chez nous une maladie nationale, et je crains bien que nous n'en guérissions pas de sitôt. Tout au moins faut-il féliciter M. Brieux d'avoir, avec son vigoureux talent et avec le relief que donne le théâtre, tenté, à son tour, cette cure. »

Pour M. Foureau, de *l'Intransigeant*, *la Française* est moins une pièce de théâtre qu'une protestation, souvent éloquente, contre l'opinion que l'étranger s'est faite de nos femmes, de nos sœurs et de nos filles, sur le témoignage de quelques-uns de nos romanciers :

« Il faut donc savoir gré à M. Brieux d'avoir voulu réagir contre l'opinion fausse, injuste et passablement humiliante qu'une partie de notre littérature et nous-mêmes avons donnée de la France et de ses habitants. »

M. Robert de Flers déclare, dans *la Liberté*, que M. Brieux n'a jamais rencontré une thèse à soutenir plus cordiale et plus juste :

« L'auteur de *la Robe rouge*, cette admirable pièce que la Comédie-Française vient d'avoir si grande raison de mettre à son répertoire, a peut-être conçu des œuvres plus poignantes ; il n'en a pas écrit de plus aimables et qui soit plus pareille aux classiques paysages de France, avec leurs lignes douces et leurs horizons rapprochés... »

Mais comment M. Brieux a-t-il réalisé cette transposition pour la scène de sa noble et louable pensée ? M. Camille Le Senne a essayé de le déterminer, dans sa chronique du *Siècle :*

« Réduite à la donnée théâtrale, l'analyse de la nouvelle comédie de M. Brieux serait extrêmement courte. L'intrigue est rapide et légère : du Scribe teinté de Marivaux. Mais si M. Brieux, dont on connaît la haute probité littéraire et le tempérament de moraliste toujours militant, a choisi ce sujet sommaire, c'est que sa simplicité même le rend élastique.

» ... M. Brieux a voulu établir que nous étions nos pires diffamateurs et qu'on nous jugeait au dehors soit par les calomnies que nous avons la sottise de ne pas nous ménager, soit par les échantillons de basse littérature souvent d'origine cosmopolite qu'on colporte en leur appliquant notre marque de fabrique. Ainsi comprise, la pièce forme une suite de conférences, substantielles sans longueur, chaleureuses sans pédantisme, entre lesquelles il se passe de menus incidents. C'est un genre dramatique dont il ne faudrait pas abuser, mais M. Brieux le manie avec une réelle justesse et une séduisante virtuosité. »

C'est l'opinion même de M. Emile Faguet, dans *le Journal des Débats ;* l'éminent critique juge cette comédie un peu encombrée de dissertations, études, essais et conférences :

« Mais — reconnaît-il cependant — à la prendre pour ce qu'elle contient de comédie, elle est agréable, gracieuse, assez spirituellement sentimentale, très joliment honnête, pleine enfin d'une sorte de *gemuth* français qui est fort de mon goût. Je vous engage à l'aller entendre. »

Et enfin M. Paul Souday écrit, dans *l'Eclair*, ces mots qui seront la meilleure conclusion à notre revue de la presse :

« Il est désirable que la nouvelle comédie de M. Brieux soit beaucoup jouée à l'étranger. »

***

M. Antoine a particulièrement soigné la mise en scène de son ancien ami M. Brieux, camarade, et l'on peut même dire, auteur de ses premiers grands succès. On a l'illusion que tous les souffles de la mer entrent par la grande baie de la villa du premier acte ; l'aménagement pittoresque du salon-atelier du « deux » suffit à évoquer, dès le lever du rideau, tout le caractère de son hôte habituel et l'atmosphère est créée pour les scènes qui vont suivre ; quant au décor du « trois », un jardin en Saintonge, il a été brossé d'après une photographie prise par M. Brieux lui-même.

L'interprétation méritait, comme la pièce, ces soins intelligents. M. Decori nous a présenté un type très exact et très plaisant d'Américain plein de grosse finesse et d'habile naïveté. M. Vargas ne lui a pas été inférieur en Américain plus moderne et qui ne demande qu'à se franciser. M. Duquesne a composé avec beaucoup d'art son personnage de grognard civil ; il faut louer encore M. Desjardins, pour sa froide correction ; M. Bernard pour son naturel — et ne pas oublier Mlle Jeanne Rolly qui, très française, fait valoir l'honnêteté souriante, élégante, de Marthe Gontier — ni Mlle Lely, dont la vivacité, la spontanéité, la jeune et franche gaieté, servent à ravir son rôle d'ingénue clairvoyante.

Gaston Sorbets.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

En 1906, les abonnés de L'ILLUSTRATION ont reçu ***gratuitement :***

VINGT-CINQ SUPPLÉMENTS DE THÉATRE

contenant

VINGT-HUIT PIÈCES

Nous avons déjà publié depuis le 1er janvier 1907 :

Le 12 janvier,	*Mlle Josette, ma femme*, par Paul Gavault et Robert Charvay (Gymnase) ;
Le 19 —	*Poliche*, par Henry Bataille (Comédie-Française) ;
Le 23 février,	*Anna Karénine*, par Edmond Guiraud, d'après Tolstoï (théâtre Antoine) ;
Le 2 mars,	*La Maison des juges*, par Gaston Leroux (Odéon) ;
Le 9 —	*Les Bouffons*, par Miguel Zamacoïs (théâtre Sarah-Bernhardt) ;
Le 16 —	*Les Jacobines*, par Abel Hermant (Vaudeville) ;
Le 30 —	*La Maison d'argile*, par Emile Fabre (Comédie-Française) :
Le 6 avril,	*Sa Sœur*, par Tristan Bernard (Athénée) ;
Le 13 —	*Le Voleur*, par Henry Bernstein (Renaissance) ;
Le 4 mai,	*Paris-New-York*, par Francis de Croisset et Emmanuel Arène (théâtre Réjane) ;
Le 11 —	*Le Ruisseau*, par Pierre Wolff (Vaudeville) ;
Le 18 —	*Timon d'Athènes*, par Emile Fabre (théâtre Antoine) ;
Le 25 —	*La Marjolaine* (première partie), par Jacques Richepin (Porte-Saint-Martin) ;
Le 1er juin,	*La Marjolaine* (suite et fin), par Jacques Richepin (Porte-Saint-Martin), et *les Fresnay*, par Fernand Vandérem (Comédie-Française) ;
Le 8 juin.	*La Française*, par Brieux (Odéon).

Va paraître :

Adrienne Lecouvreur, par Mme Sarah Bernhardt (théâtre Sarah-Bernhardt).

En moins de six mois, *L'ILLUSTRATION* aura donc gracieusement offert à ses abonnés et à ses lecteurs SEIZE PIÈCES DE THÉATRE. Elle en publiera encore à peu près autant jusqu'à la fin de l'année, et nous pouvons déjà citer :

La Rivale, par Henry Kistemaeckers et Eugène Delard (Comédie-Française) ;
Son Père, par Albert Guinon et Alfred Bouchinet (Odéon) ;
L'Amour veille, par Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (Comédie-Française) ;
Théodora, drame encore inédit, par Victorien Sardou, de l'Académie française.

A cette liste s'ajouteront, au fur et à mesure de leur représentation, les autres œuvres dramatiques que leur succès ou leur valeur littéraire recommanderont à notre choix.

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

donnant droit à tous les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE*

France, Algérie, Tunisie		Colonies, Etranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris 9e
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet